

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

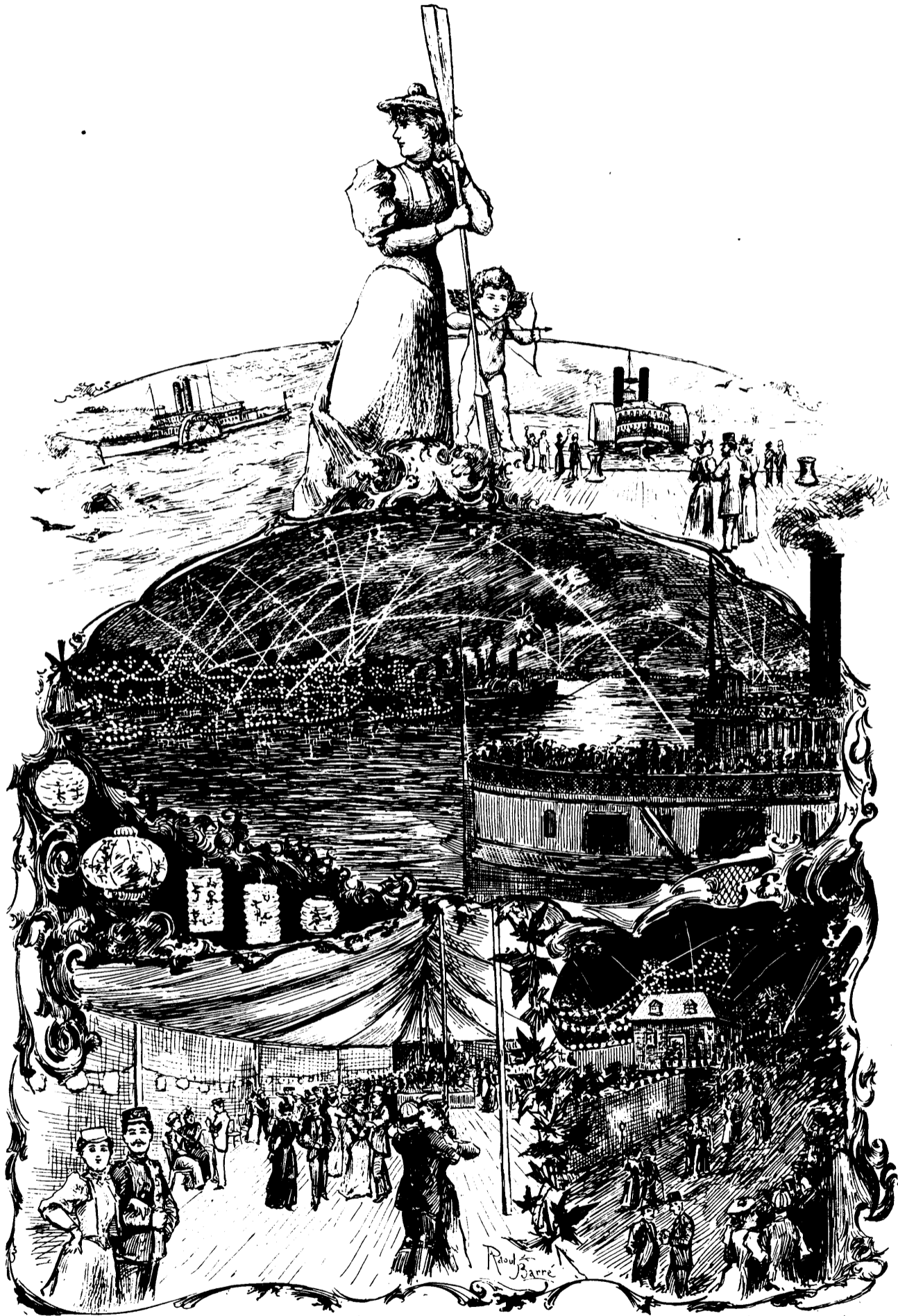
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 539—SAMEDI, 1^{ER} SEPTEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNUNCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA FÊTE DE NUIT A BOUCHERVILLE

MONTRÉAL. — LA 22^E CONVENTION DES INGÉNIEURS-POMPIERS—Dessin de R. Barré

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1ER SEPTEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE : Causerie : Le mauvais esprit, par Marie-Louise d'Alq.—Ottawa capitale, par Benjamin Sulte.—Mon lexique, par Augustin Lellis.—La convention des pompiers.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Poésie : Les foins, par Jules Lanos.—Nouvelle canadienne : Un problème d'échecs (avec gravure), par Régis Roy.—Astronomie : Les communications avec mars, par J. V.—Question historique.—Vengeance de marin.—Poésie : Le nom, par Sully-Prudhomme.—Nouvelle : Le repentir, par François Tujague.—Actualité géographique, par A.-L. Leroy.—Usages et coutumes, par Ann Sèph.—Notes et faits, par Le chercheur.—Nouvelles à la main.—Les jeux d'échecs et de Dames.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Émile Richebourg.

GRAVURES : La 22e convention des ingénieurs-pompiers à Montréal : La fête de nuit à Boucherville.—Portraits : M. Zéphirin Benoit ; Le lieutenant-colonel Stevenson ; L. A. d'Amour.—Montréal : Le parc Logan.—La 22e convention des ingénieurs-pompiers à Montréal : Poste du coin des rues des Allemands et Ontario ; Poste du square Chaboillez ; Poste du square Dalhousie ; Vue prise à l'encoignure des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-VINGT-TROISIÈME TIRAGE

Le cent-vingt-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AOUT), aura lieu samedi, le 1er SEPTEMBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



LE MAUVAIS ESPRIT



Vous connaissez comme moi des personnes fort aimables, des enfants charmants, des femmes délicieuses, des hommes intelligents, à qui cependant il y a quelque chose qui nuit et se met en travers de leur destinée.

Souvent, trop souvent, ils deviennent si désagréables personnages que toute

relation avec eux craque ! Qu'y a-t-il ?

C'est le mauvais esprit qui souffle sur eux dans ce moment-là, sans qu'ils s'en doutent, et surtout sans qu'ils veillent s'en douter ; on les voit alors, sous l'empire de cet esprit du mal qui s'empare

d'eux, briser des carrières, rompre les liens les plus sacrés, renoncer à l'intérêt personnel qui est cependant si cher, et sans même qu'il soit besoin d'aller aussi loin, se rendre la vie aussi désagréable que possible.

Ce n'est pas un défaut que l'on puisse corriger, et c'est en vain qu'on l'appelle entêtement, mauvaise tête, égoïsme, autocratie, tyrannie, taquinerie, etc., quand c'est simplement un souffle, une inspiration détruisant tout le bon que l'on a en soi, et portant à mal faire.

Quel est l'herbe ou la poudre, la vertu qui peut en être l'antidote, la guérison, le préservatif ?

Si j'étais une de ces marraines de contes de fées qui, envoyées près des berceaux des nouveaux-nés avaient le pouvoir de les doter des fortunes les plus diverses, de qualités ou de défauts, je souhaiterais à mon filleul pour son bonheur, ce qu'on appelle un heureux caractère, une heureuse nature, c'est-à-dire d'être toujours satisfait, et de savoir céder.

Au contraire à celui à qui je voudrais du mal, ce ne serait ni des revers de fortune, ni des succès, ni de la laideur, ni même une mauvaise santé, que je léguerais, mais cette humeur inquiète, cet esprit grincheux qui n'admet d'accommodement avec le ciel pas plus qu'avec l'enfer, qui ne sait faire de concession, qui trouve à redire à toute chose ; jamais satisfait, partant jamais heureux.

La santé influe bien sur le caractère, mais savoir céder, tolérer, admettre, être indulgent, consentir, ne pas toujours exiger, regimber, s'obstiner, procurer dans la bonne comme dans la mauvaise fortune le quantum de bonheur que nous pouvons espérer. Que sont les richesses et les succès, si nous y goûtons avec une âme pessimiste, sombre, insatiable ?

Ces caractères grincheux sont gênés partout dans la vie, et ils passent leur existence à récriminer, blâmant sans cesse, s'épuisant à vouloir, eux, faibles atomes, réformer le genre humain.

L'esprit de critique fait partie du mauvais esprit. Malheureusement on l'entend souvent prôner de par le monde ; on se vante de le posséder, on flatte ceux qui le possèdent.

L'homme est littéralement aveugle sur lui-même ; il l'est aussi sur son semblable. Si chacun savait ce que son prochain dit de lui, il crierait "au mensonge, à la fausseté." Il se croit tout le contraire et il l'est peut-être. Que de fois nous entendons une personne dire d'une autre : "Elle a tel et tel défaut, moi d'abord, je ne dis jamais du mal de personne." Et précisément elle en dit au même moment. On dirait que la femme de nos jours, alors que la pensée divine ne la domine pas, engendrée par la folie, nourrie par la mobilité, n'a eu d'autre instituteur que le caprice.

L'observation enseigne que certaines différences de caractère et surtout d'éducation ne séparent pas absolument les bonnes femmes des mauvaises : n'avoir ni ses idées ni même ses fautes en propre devrait, ce semble, courber l'orgueil et enseigner l'indulgence.

Les femmes manquent généralement d'esprit de charité et de justice dans leurs relations.—Toute amitié féminine qui n'est pas le premier épanouissement des jeunes âmes, passionnées pour leurs compagnes, faute de pouvoir encore autrement aimer, n'est le plus souvent qu'un semblant.

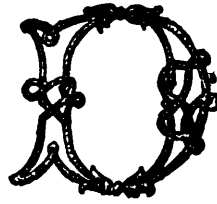
Glissez dans la plus belle de ces amitiés une jalousie de rang ou de beauté, et écoutez ensuite les paroles de la moins favorisée des deux intimes ; vous reconnaîtrez vite que la meilleure voit en gros les moindres faiblesses de son amie ; et si la belle loi de charité n'impose pas l'indulgence à ses paroles, vous retrouverez jusque dans ses louanges le je ne sais quoi de calin de la chatte qui fait patte de velours afin de plus joliment griffer.

Je ne crois pas, en toute ma vie, avoir rencontré une femme, même bonne et sincère, qui m'ait paru juger justement une autre femme.

La différence des destinées terrestres des deux sexes, fruit de la grande faute féminine, nous semble merveilleusement commentée par cette parole de saint Jean Chrysostôme : "Dieu a dit à l'homme "Tu travailleras !..." et à la femme, comme à la plus coupable, il a répété : "Tu seras triste !"

MARIE-LOUISE D'ALQ.

OTTAWA CAPITALE



ES qu'il y eut un premier colon établi sur le promontoire où s'élève aujourd'hui le parlement, cet homme composait la population d'une ville, et cette ville voulait être la capitale du Canada.

En 1830, Philemon Wright disait, en pleine Chambre législative, à Québec même, que le site d'une capitale pour notre pays était tout près de Hull, c'est-à-dire à la Place des Rideaux, selon le terme usité alors, et encore jusque à ces dernières années.

En 1837, les habitants de Bytown demandaient l'union des Canadas et offraient leur bourgade comme chef-lieu de cette grande colonie.

Lorsque l'Union devint un fait réalisé, en 1841, les gens de la Place des Rideaux pétitionnèrent énergiquement pour obtenir que l'on fixât le siège du gouvernement chez eux. Ils remontraient contre l'usage de promener l'administration d'une ville à l'autre, et, prenant à partie chacune des villes ainsi favorisées, ils prouvaient que pas une d'entre elles ne possédait la qualité suprême : le point central du Canada. Avec Diderot, ils s'écriaient : "Avoir la capitale au bout de son royaume, c'est avoir le cœur au bout des doigts."

Le parlement siégeait à Kingston. Le gouverneur Poulett Thompson, gendre de Baring, venait d'être créé lord Sydenham et était omnipotent. Il se prononça pour Bytown, promettant de faire accepter le projet par le ministère anglais. Voyez-vous les choses qui s'en seraient suivies si, en 1843 ou 1844, nous avions eu Bytown pour capitale !

Un jour que lord Sydenham faisait une promenade à cheval, il tomba, mourut le lendemain, et le rêve des Rideaux s'évanouit.

En 1849, les troubles de Montréal rendirent l'espoir aux entreprenants citoyens de Bytown. A partir de cette date, ils ne cessèrent de prier, de solliciter, d'écrire, de parler, de demander audience, d'envoyer des messages en Angleterre, à Toronto, à Québec,—partout ! aussi, lorsque, en 1858, la reine se décida en faveur de la petite ville perdue sur les bords de l'Ottawa, au fond des forêts et des montagnes, je me rappelle que personne ne voulait en croire ses oreilles.

Et cependant, la bourgade n'était guère en état de recevoir un gouvernement ! Ni trottoirs, ni égouts, ni aqueduc, ni pompes à incendie, ni maisons confortables, ni rien, en un mot. Je me vois encore faisant aller la brimbale du coin de la rue pour sortir du puits un seau d'eau que j'apportais fièrement à la maison. On trouvait dans le même magasin des parasols, des bèches, des catéchismes, des harnais, des plumes d'autruche, des pommes de terre, des fleurs artificielles, des socs de charrue—general stores, comme il s'en rencontre dans les campagnes.

Mais l'ambitieuse petite ville est parvenue à ses fins. Elle nous montre aujourd'hui les splendeurs de ses édifices, le charme de ses pelouses et de ses parcs, son admirable système de voitures électriques, ses trottoirs incomparables, tout comme si elle avait été élevée dans le luxe.

Je faisais ces réflexions, hier, en me promenant avec une jeune fille de soixante-et-sept ans, alerte et joyeuse, qui est le premier enfant né à Bytown, une demoiselle O'Connor, maintenant Mme Friel : catholique et parlant bon français.

Le sot n'est qu'un homme placé hors de sa destination. La nature n'a rien fait d'inutile. Si le gazon n'est pas le chêne, il n'entre pas moins comme être nécessaire dans le plan de la création. —GOLDWIN.

MON LEXIQUE

A LINCONNU DE MA SYMPATHIE

Il ne me coûte pas cher : une piastre et cinquante centins. Je l'ai acheté, en février dernier, chez Granger sur la rue Notre-Dame, et le commis m'a dit que c'est un étudiant qui l'a mis en vente. C'est un gros volume français latin, de huit cent cinquante pages, par Noël, avec un beau couvert de cuir poli, brun et nuancé. Le temps et l'usage ont imprimé leur cachet sur ses feuilles jaunies, mais il n'a pas une déchirure. C'est peut-être le livre de son père, ou même de son grand-père, que l'enfant a cédé au destin.

Sur la tranche, je découvre deux initiales en grosses lettres : P. C. Que signifient-elles ?... Pour biffer son nom écrit sur la première page, le propriétaire s'est servi de gomme arabique. Je ne puis voir à qui il a appartenu, mais je voudrais bien le savoir. Je gratte et je lis : *Dictionnaire à l'usage de Louisiana*...., je vais trouver le nom tant désiré. Je gratte encore, mais, illusion ! les signes du nom de famille sont soigneusement effacés.

Je feuillette désappointé et j'épelle deux fois Louis écrit sur la marge. Je feuillette encore et j'aperçois une belle pensée, parée de toute la vivacité des couleurs de ses pétales veloutés. Je songe un instant et je continue.... En voici une autre aussi coquette, puis une troisième, splendide comme un astre comparée à ses deux sœurs.

J'en forme un bouquet que je dépose délicatement dans un écrin pour le conserver : gracieux souvenir de l'inconnu qui cueillit ces fleurs, et sema ses pensées, ce sont les fleurs que j'aime le plus : je l'ai déjà chanté....

Qu'est-ce qui a pu porter cet étudiant, qui aime l'étude, je le crois, à se désister de ce livre précieux qui lui a procuré des jouissances si douces, en lui donnant la clef du génie de Cicéron ? Quelle infortune l'a forcé à l'accomplissement de ce grand sacrifice ?

Lorsque je l'acquis, moi, il me sembla que d'autres horizons s'ouvraient à mon âme.

O langue bénie de l'Eglise ! belle et sublime ! douce et harmonieuse ! ô chant des divines amours si suaves ! si consolantes !

Je le possède ce volume regretté, et qui pourra me l'ôter désormais ?...

Hélas ! les mêmes causes produisent les mêmes effets, et je veux, seulement, jeune homme, être aussi tenace que toi. Si ces lignes tombent sous ton regard, mon confrère, dis-le moi donc, je t'en prie, car je tiens à t'offrir, de tout mon cœur, le libre usage de ton lexique. Je te le pastèrai, nous étudierons à deux.

Il est à mes yeux inappréciable ; il ne m'appartient qu'à demi. Je te dois bien encore quelque chose n'est-ce pas ?....

Augustin Lellis.

LA CONVENTION DES POMPIERS
(Voir gravures)

Il y a quelques jours, a eu lieu à Montréal la grande convention des pompiers américains et canadiens. C'étaient pour la première fois que cette convention avait lieu en dehors du territoire des Etats de l'Union.

Environ sept cents chefs étrangers étaient présents, et quelques-uns ayant amené avec eux leurs femmes et leurs enfants, le nombre des visiteurs se montait à un millier environ.

La bienvenue leur fut souhaitée le 14, dans la salle des fêtes du Windsor, où l'honorable M. Chapleau, et M. Villeneuve, maire de Montréal, prononcèrent d'éloquents discours.

Rien n'a été épargné pour recevoir dignement ces braves soldats du feu. Les postes des pompiers étaient splendidement décorés. Les postes de la rue Ontario, de la rue Saint-Gabriel, des squares

Dalhousie et Chaboillez, étaient surtout remarquables par le bon goût qui avait présidé à leur décoration.

Le programme des amusements était aussi, bien amplement chargé : revue des pompiers, promenade et lunch sur la montagne, exposition d'appareils à incendie au patinoir Victoria, réception au Parc Sohmer, promenade sur le lac Saint-Louis et descente des rapides à Lachine, fête de nuit à Boucherville, en un mot, tout ce qu'il a été possible d'imaginer a été mis en œuvre pour graver dans l'esprit de nos visiteurs un souvenir ineffaçable de leur séjour à Montréal.

La fête sur la montagne a été splendide, et les Américains ont été émerveillés du panorama enchanteur qui se déroulait devant leurs yeux.

La promenade à Lachine et à Boucherville a également été superbe, et les fêtes de nuit qui ont été données dans cette dernière ville resteront justement célèbres.

La revue finale des pompiers sur le Champ-de-Mars a révélé aux Américains la bonne organisation de notre département du feu, leur prouvant qu'il n'a absolument rien à envier aux autres institutions étrangères du même genre.

A la dernière séance de la convention, l'hon. M. Chapleau fut élu président honoraire et M. Benoit, notre digne chef, président de l'Association des Pompiers Américains. Ces deux élections ont été saluées par des applaudissements unanimes, et sont une digne réponse aux insinuations malveillantes du *Herald* contre notre brigade.

Le chef Benoit est né à St Jean-Chrysostôme, le 5 mars 1850, et reçut son éducation à l'école publique de St-Rémi, comté de Napierville. A l'âge de 14 ans, il partait pour New-York où il prit des leçons d'anglais pendant quatre ans. A l'âge de 18 ans, il revint au Canada et s'engagea comme commis dans une épicerie de Montréal, mais voyant qu'il n'avait aucun attrait pour ce genre de commerce, il entra dans la brigade du feu, alors sous le commandement du chef Penton. Le 15 août 1875, la ville de St-Henri avait besoin d'un homme habile pour organiser son département du feu, M. Benoit fut choisi et resta chef de la brigade de l'endroit pendant treize ans.



M. L. D'AMOUR

En 1888, le nouveau président de l'Association Nationale des pompiers, devint chef du département de Montréal. On ne pouvait choisir un homme plus compétent. Il serait trop long d'énumérer ici tous les actes de bravoure qu'il a faits. D'ailleurs ses états de service sont connus de tous. Depuis sa nomination comme chef de notre ville, il y a eu de grands changements, et c'est grâce à son énergie et à son esprit d'entreprise, si nous avons aujourd'hui une brigade qui peut rivaliser avec celle de n'importe quelle autre ville étrangère.

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs, en souvenir de cette grande convention, les photographies du chef Benoit, président de l'Association Nationale des Pompiers ; du lieutenant-colonel Stevenson, président du comité du feu de Montréal, et de M. L. D'Amour, secrétaire de ce départe-

ment, ainsi que plusieurs vues de quelques-uns de nos postes décorés à l'occasion de la grande convention. Nous avons consacré notre première page à un fort joli dessin, représentant les fêtes de nuit à Boucherville, et dû à la plume de M. R. Barré, jeune artiste de grand talent à qui ses travaux actuels font présager le plus brillant avenir.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

On dit que la session fédérale sera ouverte le 15 janvier prochain.

* *

Le pape a écrit à M. Turquet, ancien sous-secrétaire d'Etat, une lettre dans laquelle Sa Sainteté confirme son adhésion à la République française.

* *

Une dépêche de Berlin annonce que Dowe, inventeur de la fameuse cuirasse à l'épreuve des balles, a été blessé, par une balle qui a traversé la cuirasse.

* *

M. l'abbé L.-J. Gayon, de Saint-Eastache, comté des Deux-Montagnes, et chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal, est décédé le 21 août, après trois mois de maladie.

* *

Le jour du Travail, il y aura grand pique-nique de la société Saint-Vincent de Paul, section Sainte-Marie, à l'île Sainte-Hélène. Les bénéfices seront pour les pauvres de cette paroisse.

* *

Le 20 août dernier, un incendie se déclare dans les écuries de M. Tourville, à Pierreville, et se communique aux maisons voisines. Les pompes sont insuffisantes pour résister à l'incendie qui détruit trente maisons et cause de grands dommages à l'église et au presbytère.

* *

Le Très Révérend Père Boulanger, supérieur général des Dominicains, est actuellement aux Etats-Unis, visitant les différents établissements de son ordre. Il prêchera à l'église Notre Dame, le 9 septembre, à la grand-messe qui sera célébrée par Mgr Fabre. On dit que le Rév. Père est un des meilleurs orateurs de la chaire.

* *

Le diocèse de Pékin, Chine, contient 38,639 catholiques. On y trouve 23 prêtres européens de toutes nationalités, dont deux anglais, 24 prêtres chinois, 13 frères arabes, 31 sœurs de charité. Un monastère de trappistes comptant 44 moines y est aussi établi. A Pékin, il y a aussi trois couvents avec hôpitaux. La cathédrale est un fort bel édifice qui a coûté \$250,000.

* *

M. J. W. Shaw, dont nous avons publié le portrait il y a quelque temps dans notre galerie échi-quenne, a reçu, il y a quelques jours, la visite de son frère, M. R. Shaw, domicilié aux Etats-Unis.

Ce dernier, enchanté de son voyage, a communiqué au *Daily Advertiser*, de Newark, un article d'une colonne où il fait quelques descriptions des sites qu'il a le plus admirés. Les Mille-Iles, les chutes Niagara, Montréal, Québec et les chutes Montmorency, lui ont inspiré des passages remplis d'enthousiasme pour les beautés du Canada.

Nous aimons à constater le bon effet que notre pays produit sur les étrangers et les éloges dont ceux-ci croient devoir nous gratifier. Nous remercions M. Shaw de ses bonnes paroles à notre adresse

LES FOINS

SOUVENIRS DE VACANCES

Il fait froid presque et l'aube est encor grise,
Dans les grands prés ondulés par la brise,
Quand les fermiers viennent avec leur faux ;
Lents, solennels, les boeufs suivent par couples
En les chemins aux arbres verts et souples,
Et tintent leurs cloches qui sonnent faux.

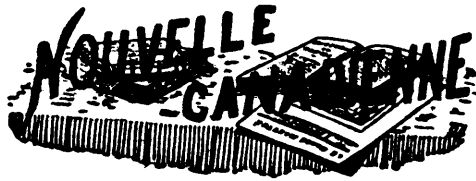
Lors, vers l'andain l'homme se penche et fauche
Faisant un grand geste de droite à gauche
Qui couche mort le trèfle humide et gras.
Il s'échauffe au mouvement de sa lame
Qu'il brandit et lance avec une flamme,
Au grand soleil, les prés sont tondues ras.

Les foins coupés sont là, jaunis et mornes,
Quand, tous armés de fourches à deux cornes,
Viennent fils et femmes des moissonneurs.
Jusqu'à la nuit ce ne sont que mêlées ;
L'herbe pend des têtes échevelées
Des filles et des garçonnetts faneurs.

C'est là l'orgueil de leurs jeunes années :
Compter, le soir, les meulettes fanées,
S'endormir et rêver de meulerons,
Qu'ils font en ligne, en la race étendue,
Si bien peignés, odorants et tout ronds.

Mais, le jour touche à sa fin, la charrette
Vient et devant les meulerons s'arrête.
Le foin s'empile entre ses ais garnis
De longs bâtons ; la fenaison est faite,
Las ! mes enfants, demain, ce n'est plus fête ;
Demain les prés seront dans les fenils.

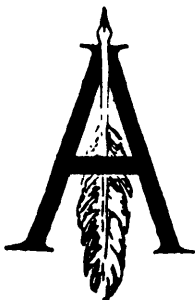
Spuler Lano



UN PROBLÈME D'ÉCHECS

DÉDIÉ A M JAMES B HALKETT, D'OTTAWA

SAINT-VICTOR, 14 juillet 1894.



AVANT de me reposer entre les bras de Morphée, il ne faut pas que j'oublie ce que je me suis promis de faire à la fin de chaque journée que je passerai à la campagne : consigner dans mon journal mes impressions quotidiennes.

J'arrivai de Montréal à la gare de Saint-Victor un peu après-midi. Les deux charmantes filles de M. Robidoux, mon hôte, m'attendaient au

débarcadère, leur père n'ayant pu venir lui-même, m'avait envoyé ces deux gentilles personnes.

De la gare à la maison, qui est en pleine campagne et délicieusement située, nous parlâmes de cent riens sur la ville et la campagne.

Je viens passer quelques jours de vacance dans cet endroit rural.

J'ai souvent rencontré M. Robidoux à Montréal, et enfin, acceptant son invitation pressante de l'aller voir chez lui, m'y voici rendu.

J'ai dit : "les deux charmantes filles de mon hôte," et en effet, elles sont charmantes.

L'aînée est plus petite que sa cadette, mais plus vive, espiègle et malicieuse. Son teint est blanc ses cheveux châtain, et ses yeux bruns et clairs, comme :

une eau vive ;
Au travers du courant profond,
On voit un fin sable d'or blond
Luire sous l'onde fugitive ;...

C'est son esprit qui luit au fond de ses yeux purs comme une eau vive. Elle s'appelle Georgiana.

Mlle Olivine, sa sœur, est d'un caractère plus tranquille ; elle est grande, bien faite, et sa figure rappelle un profil grec antique.

Chez mon hôte, un excellent dîner nous attendait, auquel nous fîmes honneur, puis j'allai sous la véranda fumer une cigarette. Il y faisait très bon et je pus établir un parallèle à mon aise, sur l'atmosphère de la ville et celui de la campagne, tout à fait en faveur de cette dernière.

Rejoint bientôt par Mme et Mlle Robidoux, pendant quelque temps nous devîmes gaiement de Montréal et de Saint-Victor.

Dans le cours de notre conversation, je remarquai, dans les paroles de l'aînée, une légère teinte de malice, et je pris goût à la provoquer.

Mlle Georgiana me fit très plaisir en me proposant de faire un tour au jardin, à droite de la maison, où, disait-elle, elle me composerait un bouquet mignon pour la boutonnière de mon habit. J'acceptai avec empressement, et en quelques instants, nous étions dans la grande allée feuillée du jardin, où ma jolie bouquetière choisit sagement, ici une pensée, là un bouton de rose, ailleurs une petite branche de mignonnette, etc, et me façonna la plus coquette boutonnière possible.

Ensuite, elle me fit voir le jardin. Il n'est pas bien grand, il est vrai, mais je le trouvai si charmant, l'air y est si frais, et je m'y trouvai si bien, que je n'ai pas lieu de m'en plaindre.

— Voulez vous, me dit Mlle Georgiana, que nous allions faire une petite promenade chez M. Lalonde ! Ce n'est pas loin et nous pouvons très bien y aller à pied.

— Loin ou non, Mlle, allons-y. J'adore ces promenades à pied par vos chemins de campagne. Le gazon du bord de la route ressemble à un moel-

de mon hôte. Je pris le chemin qui va jusqu'à la voie ferrée du Pacifique Canadien. Il faisait très beau ; le soleil ré-apparaissait dans toute sa gloire. Je respirais avec un doux plaisir l'air ambiant du jour naissant. J'arrivai à un pont en miniature qui traversait un petit ruisseau. Dans l'onde limpide se jouait un menu frétin et des écrevisses. Je m'amusai à les regarder pendant quelques instants, puis, je revins à la maison.

Le déjeuner était prêt, et je l'attaquai avec un appétit qui jusqu'alors m'était peu familier. Ma sortie matinale m'avait creusé l'estomac et donné une faim canine.

L'Office Divin commence à neuf heures et demie le dimanche à St Victor. Nous étions éloignés de l'église de quatre milles, et comme neuf heures allaient bientôt sonner, il fallait nous hâter si nous ne voulions pas arriver trop tard.

Heureusement, il n'en fut rien ; nous entrâmes dans l'édifice sacré à l'aspersion, mais nos chevaux avaient trotté fort tout le temps.

Pour l'aller et le retour, j'eus à ma droite Mlle Georgiana, et dans la conversation que j'engageai avec elle, la haute idée que je m'étais faite de son intelligence et de son amabilité s'accrut encore, et je la trouvai tout à fait de mon goût.

L'après-midi s'écoula, radieuse et chaude, de fait trop pour aucune promenade, et nous nous assimes sur la véranda et passâmes notre temps à causer.

Le soir, il vint du monde à veiller. C'était M. Lalonde et sa famille et M. et Mme Lortie, voisins et parents de M. Robidoux, puis deux jeunes gens, amoureux des beaux yeux de mesdemoiselles.

Vers huit heures, j'entendis Mlle Olivine remarquer à son père :



Je fis un croquis de la résidence de mon hôte

leux tapis, et il n'est pas défendu, j'espère, lui demandai-je en souriant, de s'asseoir sur le talus du chemin si l'on est fatigué, ou si l'on désire jouir de quelque coin de paysage enchanteur ?

— Oh ! du tout, M. Durand, me dit-elle en riant.

Nous rentrâmes à la maison, elle pour demander à Mlle Olivine de l'accompagner et pour prendre une ombrelle et moi pour prendre un chapeau.

M. Lalonde nous fit le meilleur accueil, et comme le temps se gâtait un peu et que de grosses gouttes de pluie venaient de mouiller le sol, gracieusement il mit à notre disposition, pour notre retour, un cheval et une voiture, que nous acceptâmes avec plaisir.

Le soir, après le souper, M. Robidoux revint de Montréal où des affaires importantes l'avaient appelé.

Il est le noble type de nos bons campagnards Canadiens, aimant Dieu et allant bravement leur chemin. Par le succès de ses entreprises agricoles il est un des riches cultivateurs du canton, et par son urbanité, le plus populaire.

La veillée se passa au salon en une conversation agréable, avec la famille de mon hôte.

Puis, prenant congé d'eux, je me retirai pour la nuit ; mais avant de laisser s'alourdir mes paupières par le sommeil, j'ai tenu à noter dans mon journal, les impressions de ma première journée de villégiature.

* *

Dimanche, 15 juillet, minuit

Ce matin, je me suis levé de bonne heure et fait d'un pas allègre, une petite marche dans les champs

— M. Latour ne viendra pas ce soir, il me semble, faire sa partie.

— C'est drôle, répondit-il, il m'avait pourtant bien assuré qu'il viendrait.

— Peut-être pourrai-je le remplacer ? hasardai-je.

— Peut-être, mais je ne voudrais pas vous imposer un jeu qui vous ennuirait...

— Quel est-il, s'il vous plaît ?

— Le jeu d'échecs.

— Comment ! c'est celui-là ? Mais je l'aime beaucoup, cher monsieur, et je serai bien content si je puis remplacer votre ami avec un peu de succès.

L'on apporta l'échiquier et les pièces, et nous jouâmes.

Je m'aperçus bien vite que j'avais affaire à un rude adversaire. Sur quatre parties, je n'en gagnai qu'une.

M. Robidoux était rayonnant ; je lui avais fait les parties chaudes, et ses victoires étaient méritées.

— Je vous donnerai votre revanche demain, me dit-il. Vous êtes fort, je vous en fais mon compliment.

— Et vous donc ! Vous avez été trois fois vainqueur sur quatre parties, mais j'espère être plus heureux une autre fois.

— Nous verrons ! nous verrons ! répondit-il en riant.

Les visiteurs s'étant retirés, nous nous séparâmes en nous souhaitant à chacun une bonne nuit et de doux rêves.

* *

Lundi soir (10½ h.), 16 juillet.

Ce matin encore, j'ai été matinal, et si je de-

meure quelque temps à la campagne, je deviendrai matineux.

Avant le premier repas du jour, j'ai fait une longue marche dans la même direction qu'hier, mais mes pas étaient moins pressés.

A certains endroits le long de la clôture qui longeait la route que je suivais, il y avait des framboises, et, m'arrêtant pour les cueillir et les manger, je les trouvais meilleures que celles que nous trouvons sur nos marchés, cueillies souvent depuis deux, et même trois jours.

Ici, je les avais très fraîches.

En revenant de ma longue course, je m'arrêtai au petit ruisseau, et je fis un croquis de la résidence de mon hôte. Elle semblait émerger d'une mer de verdure, dont un caressant zéphyr ondulait la surface.

Da pont où je me trouvais, il y avait une faible dépression du sol, et les blés et les foins m'empêchaient de voir les assises de la maison. De grands arbres autour lui donnait, à toute heure de la journée, une ombre bienfaisante. Ces arbres s'étendent de chaque côté du chemin le long de la propriété de mon ami et forment une avenue magnifique.

Dans l'avant-midi, mon hôte me fit voir son domaine. J'acquis à cette visite, en écoutant les diverses explications qu'il me donna, une meilleure notion de la vie champêtre.

Après le dîner, nous fîmes une promenade en voiture vers Saint-Victor, joli village de plusieurs mille âmes et pittoresquement bâti sur le versant d'une colline.

Sur quatre parties d'échecs que nous jouâmes aussi, ce soir, j'eus un peu plus de succès que la veille : je gagnai les deux dernières.

—Vous faites du progrès, me dit M. Robidoux, en finissant.

—N'est-ce pas ?

—Et si cela continue, ajouta Mlle Georgiana, témoin de notre dernière lutte, vous l'emporterez bientôt sur papa.

—Oh ! je crois que j'aurai plus de misère que cela, mais j'espère bien le vaincre à la fin.

—Doucement ! doucement, mon jeune ami, s'écria M. Robidoux, comme vous y allez !

—Hier, vous m'avez battu ; ce soir les chances sont égales. Demain sera peut-être dangereux pour vos lauriers, dis-je malicieusement.

—Oui, papa ferait bien, je crois, de revoir ses vieux auteurs d'échecs, car qui sait, demain pourrait être son Waterloo.

—Vous pensez ? fit le père un peu piqué—car il est passionné pour les échecs. Vous verrez que demain je vous jouerai tous les deux et ne vous laisserai pas prendre une partie.

—Je relève le défi, dit Mlle Georgiana, si M. Darand, toutefois, veut m'accepter pour partenaire.

—Oh ! certainement, mademoiselle ; je serai très heureux de vous avoir pour alliée. Vous connaissez les tactiques échiquéennes de monsieur votre père. Aidé de vos conseils, nous triompherons sûrement.

M. Robidoux se contenta de sourire à nos paroles, mais son sourire était très significatif. Il voulait dire : Je suis certain de moi. Parlez à votre aise, mais je vous en garde une belle pour demain.

Phébé, le grand réflecteur du flambeau du jour, répandait sur la contrée des flots de lumière argentée, et, comme il faisait frais, j'invitai Mlles Georgiana et Olivine à faire les cent pas avec moi, sur la pelouse, devant la maison.

Je garderai toujours un doux souvenir de cette soirée et de cette promenade avec mes deux amies. Je fis mon possible pour plaire, surtout à l'aînée des deux sœurs, car je commençais à en être épris. Mes efforts ne furent pas infructueux si j'en puis croire ses beaux yeux qui ne doivent pas être trompeurs.

Cette nuit je souhaite rêver d'elle.

Régis Roy.

(La fin au prochain numéro)

ASTRONOMIE

LES COMMUNICATIONS AVEC MARS

Nous avons reçu, dit notre confrère parisien, *Le Cosmos*, un certain nombre de projets inspirés par l'idée de faire, sur notre terre, des signaux pouvant être aperçus de Mars. Il s'agit de signaux de feu pouvant être interrompus et répétés un certain nombre de fois à volonté, de façon à indiquer nettement l'intention des opérateurs. Le plus simple de ces signaux, imaginé par un de nos correspondants, consisterait en une glace plane réfléchissante, renvoyant dans la direction de Mars les rayons du soleil couchant. On imiterait ainsi ce qui se passe lorsqu'on se trouve aveuglé, le soir ou le matin, par la réverbération des rayons lumineux du soleil sur un vitrage éloigné que le soleil frappe obliquement.

Mais, en admettant que les rayons du soleil réfléchis puissent traverser notre épaisse atmosphère et aller jusqu'à Mars porter leur éclat, que de difficultés à les faire rester un instant à la surface de la planète ! La planète n'a que 10 ou 11 secondes d'arc de diamètre apparent au moment de son opposition, moins de 6 secondes aux instants de ses quadratures : le miroir, avec la terre, change de position dans le ciel de ces quantités en un instant très court. La révolution de la terre autour du soleil, sa rotation sur elle-même, travaillant dans le même sens, ne donneront qu'une très petite fraction de seconde aux rayons lumineux pour passer de l'ouest à l'est de Mars. L'inclinaison de notre orbite agira en sens perpendiculaire pour porter les mêmes rayons au nord ou au sud de la planète. Comme nous ne verrons pas ces rayons traverser l'espace, encore moins à l'astre, le calcul seul pourra nous servir à les diriger, ce qui sera bien insuffisant, à défaut de preuve que le calcul aura été exact. Ajoutons que la planète marche aussi et n'est pas bien longtemps à franchir un espace égal à son diamètre.

On voit que ce n'est pas commode du tout et qu'un foyer électrique puissant, obtenu à grands frais, visible par lui-même depuis la planète Mars, serait plus pratique que l'image fugitive de notre soleil. Réellement, dans l'état de la question, nous pensons que ce qu'il y a de mieux à faire c'est de continuer l'étude des faits bizarres et inexpliqués des lueurs, des boursofflures, etc., qui sont signalés presque à chaque opposition de Mars. Lorsqu'il y aura quasi certitude que ces faits sont intentionnels, il est probable que l'on comprendra comment ils sont produits, et nous en serons de beaucoup aidés pour y répondre.

Si l'on voulait cependant faire quelque chose de suite, nous proposerions aux chercheurs de s'adresser à la lune. Ceux qui admettent que les habitants de Mars nous voient ne peuvent supposer qu'ils ne voient pas notre satellite et ses phases, lorsqu'il est voisin du premier ou du dernier quartier, distant de la terre d'environ 60 fois le rayon de celle-ci. Si donc un ou plusieurs foyers électriques, relevés par des réflecteurs paraboliques, venaient frapper la partie obscure de la lune et y changer en un point la lueur cendrée en une lumière trois ou quatre fois plus intense, nous aurions là un fait intentionnel qui serait parfaitement à l'adresse de Mars, et de Vénus encore mieux.

Nous pensons, du reste, qu'avec l'éclat bien connu de la lumière électrique, qui atteint le quart de celui du soleil, malgré la différence qui existe entre la surface de la terre et celle de nos réflecteurs, on atteindrait encore un autre but. La lumière cendrée n'est pas encore admise par tout le monde comme résultant de la réverbération reçue par la lune de la lumière du soleil réfléchi par la terre, son augmentation ou sa diminution sous l'influence de la lumière électrique plus ou moins intense viendrait élucider la question.

Quoi qu'il en soit, se servir du fond obscur de la lune comme d'un tableau noir dans un cours de science pour parler à des auditeurs éloignés n'a rien qui doive surprendre ni faire reculer les chercheurs.—J. V.

Voir et écouter les méchants, c'est déjà un commencement de méchanceté.—PASQUIN.

QUESTION HISTORIQUE

Quelles sont les colonies françaises fondées sous Henri IV, et quand la France les a-t-elle perdues ?

Le travail le plus considérable du règne de Henri IV en ce qui touche le développement du commerce fut la fondation d'une vaste colonie dans l'Amérique du Nord. En 1598, il chargea le commandeur de Chastes de constituer une compagnie de commerce, et de découvrir, pour les coloniser, les côtes du Nouveau-Monde, situées entre le 40^e et le 52^e degré de latitude nord autour du golfe Saint-Laurent.

Dès 1604, les possessions françaises comprenaient : la côte de l'Atlantique, depuis l'embouchure de l'Hudson jusqu'au fond de la baie de Fandy (Etats-Unis, l'Acadie, la côte méridionale de Terre-Neuve, les îles et les côtes du golfe Saint-Laurent et le Canada, depuis le golfe jusqu'au lac Ontario.

En 1608, Champlain jeta les premiers fondements de Québec, explora les pays environnants, contracta d'étroites relations avec les peuplades voisines, désigna l'île de Montréal pour établir une colonie et reconnut les grands lacs jusqu'au lac Supérieur.

Malheureusement, le roi mourut trop tôt, et Marie de Médicis abandonna ses projets.

De ces colonies, la France n'en a plus aucune ; elle les perdit toutes en 1763, sous le règne de Louis XV, par le désastreux traité de Paris.

Il est à considérer que Henri IV favorisa l'essor colonial malgré Sally, contrairement à ce qui arriva dans la suite, où les ministres Richelieu, Mazarin et Colbert firent les promoteurs et les protecteurs de toutes les expéditions lointaines. Henri IV songea aussi à créer une Compagnie des Indes capable de rivaliser avec celles qui se formaient en Angleterre et en Hollande. Il n'eut pas le temps de réaliser ce projet ; mais il signa du moins avec la Turquie un traité où il était dit que toutes les nations chrétiennes pourraient commercer librement dans le Levant sous la bannière et la protection de la France, et sous les ordres des consuls français. Le pavillon français était le seul qui fût respecté sur les côtes barbaresques.

On peut dire que c'est sous Henri IV que l'idée de colonisation a commencé à pénétrer l'esprit français.

VENGEANCE DE MARIN

Le pilote d'un petit navire ayant bu quelques verres de trop jeta, le soir, un coup d'œil sur le livre de bord. Il fut désagréablement surpris en lisant ce qui suit :

« Le pilote a été ivre toute la journée. »

Sans perdre une minute, il alla trouver le capitaine et lui dit :

—Vous n'auriez pas dû écrire cela.

—N'est-ce pas la vérité ? demanda le capitaine.

—Oui, mais...

—Si c'est la vérité, c'est écrit et bien écrit, et ça restera.

Le lendemain, le capitaine, feuilletant à son tour le livre de bord, ouvrit des yeux grands comme des assiettes. On y avait écrit :

« Le capitaine n'a pas été ivre de toute la journée. »

—Que signifie cela ? demanda-t-il au pilote.

—N'est-ce pas la vérité ? répliqua celui-ci.

—Certainement, mais...

—Si c'est la vérité, c'est écrit et bien écrit, et ça restera.

L'homme ne peut pas plus poursuivre une carrière glorieuse sans soulever des jalousies et des haines, que le soleil briller sans faire sortir les vipères de leurs trous.—JOSÉPHIN SOULARY.

La sottise de l'homme éclate dans le peu de souci qu'il a de son bien le plus précieux : la santé. Presque toujours il est malade par sa faute, et c'est lui-même qui ouvre ainsi la porte à la Mort.—L. DÉPRET.



M. ZEPHIRIN BENOIT

ÉLU PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES POMPIERS

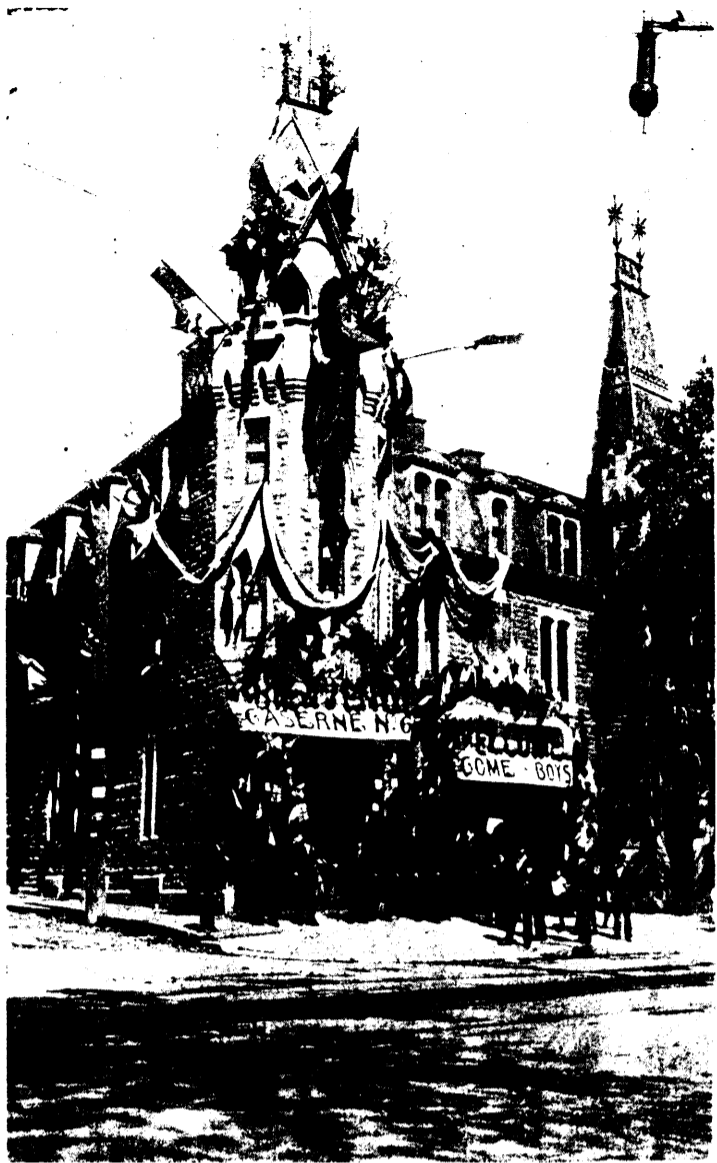


LE LIEUT.-COLONEL STEVENSON

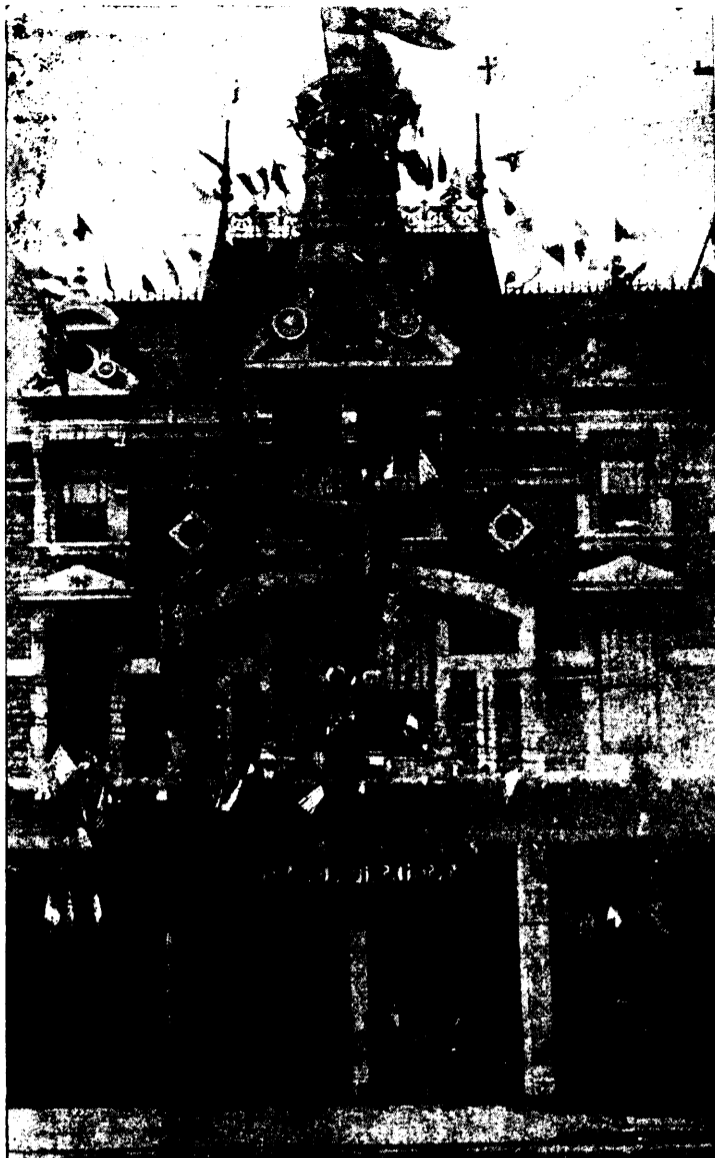
PRÉSIDENT DU COMITÉ DU FEU



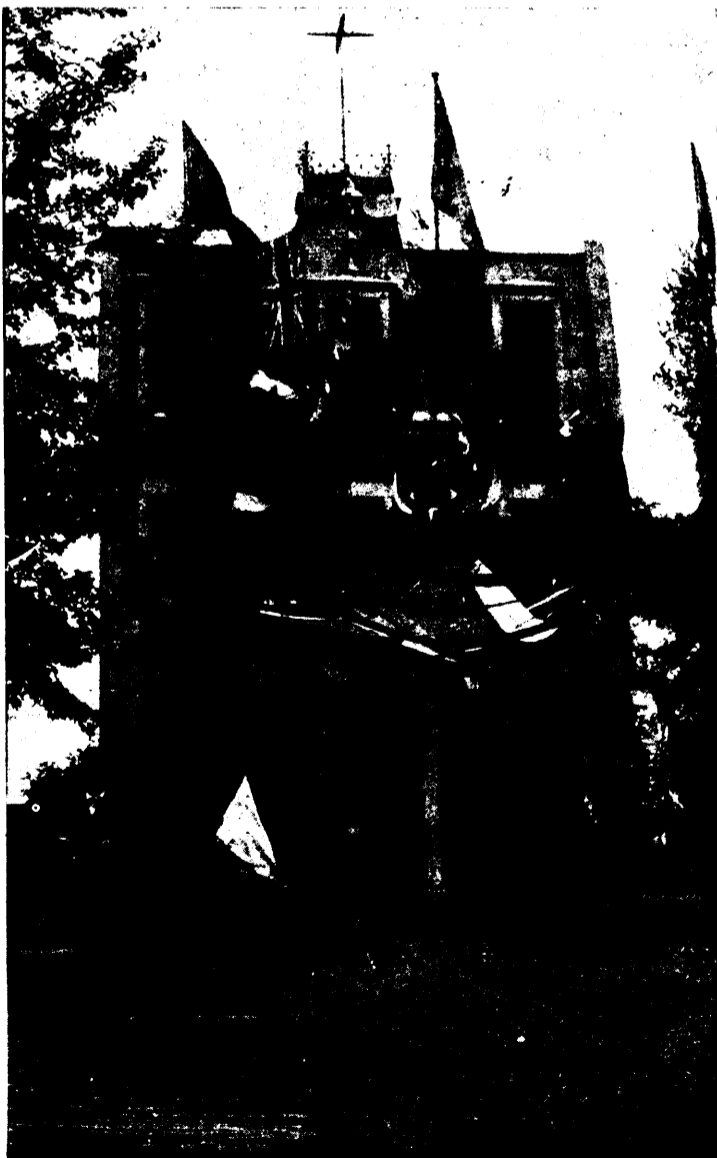
MONTREAL.—LE PARC LOGAN.—Photo Leprés & Lavergne



Poste du coin des rues des Allemands et Ontario



Poste du square Chaboit ez



Poste du square Dalhousie



Vue prise à l'encoignure des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel

MONTREAL.—LA 22e CONVENTION DES INGÉNIEURS-POMPIERS—Photo Laprès & Lavergne

LE NOM

Chacun donne à celle qu'il aime
Les plus beaux noms et les plus doux ;
Pour moi, c'est ton nom de baptême
Que je leur préfère entre tous.
Simple et tendre à dire, il me semble
Pour te désigner le seul bon,
Et toutes les douceurs ensemble
Je te les murmure en ce nom.

La mélodie en est divine ;
Tu sais le contre-coup soudain
Qu'on sent au creux de la poitrine,
Quand la main rencontre la main :
Eh bien ! je sens, quand il résonne
Au milieu d'un monde étranger,
Comme au toucher de ta personne
Cet étouffement passager.

Toute autre femme qui le signe
L'usurpe à mes yeux, et pourtant,
Si peu qu'elle m'en semble digne,
Elle m'attire en le portant
Pour moi, ton image s'y lie
Et prête son reflet trompeur
A ton homonyme embellie,
Je crois l'aimer, mais sois sans peur :

Je ne pourrais t'être infidèle
Avec des femmes de ce nom,
Car ta grâce en mon cœur s'y mêle,
Grâce inséparable d'un son.
Et quel autre nom de maîtresse
Effacerait ce mot vivant
Dont la musique enchanteresse
Me fait redevenir enfant ?

Comme les passereaux accourent
A l'appel câlin du charmeur,
A ce nom bien-aimé m'entourent
Mes premiers rêves de bonheur ;
Et dans l'âge où l'amour se sévère,
En deuil des prin'emps révolus,
J'aurai sa caresse à la lèvre
Quand les baisers n'y seront plus.

SULLY-PRUDHOMME.



LE REPENTIR

(Suite et fin)



U'ALLAIS-je devenir ? Ma mère
avait légué ses biens aux
pauvres de l'arrondissement.
La maison paternelle
était passée en des mains
étrangères. Je n'avais plus
où reposer ma tête dans mes
propres foyers. La fausse
nouvelle de mon décès m'a-
vait fait perdre, à la fois,
ma mère et mon héritage.
Et tout cela était l'œuvre

de Jacques Dormont, qui m'avait, en outre, pris ma fiancée !... de Jacques Dormont dont j'avais facilité l'évasion, et que j'avais ainsi aidé à rentrer au village pour consommer ma ruine et me livrer à toutes les tortures du désespoir !

« Bien qu'humble fils de cultivateur, ma mère me fit donner une éducation au-dessus de ma très modeste condition sociale. J'ai beaucoup lu et essayé d'apprendre. Ce peu de lumières éclairaient d'un jour plus terrible encore ma situation si lugubre. Je la comprenais d'autant mieux que j'avais puisé dans mes études les délicatesses du sentiment. Chez la plupart des êtres humains dorment des instincts de férocité, dont la discipline maternel, l'école, la religion, l'enseignement maternel, peuvent seuls empêcher le réveil. Les sauvages, que la civilisation n'a point transformés, en sont un exemple.

« Je flottais entre un désir de vengeance qui me paraissait absolument justifié, et l'oubli chrétien de tant de griefs. Dans cette lutte intérieure, je

résolus, avant d'adopter un parti, d'aller m'agenouiller sur la tombe de ma mère et de m'inspirer, par la méditation de son esprit.

« Longtemps, je restai prosterné sur cette mince couche de terre qui dérobaît à ma vue les traits de celle que j'avais si profondément vénérée. Cette fragile barrière, mon âme la franchissait, et je voyais devant moi l'ombre chérie.

« O ma mère, m'écriai-je, que me conseillez-vous ?...

« — De faire ! répondit une voix que je crus distinctement entendre, mais qui n'était, sans doute, que le murmure de ma conscience. Car c'est surtout en présence de la mort que la conscience doit parler. — De fuir ! répéta cette voix aérienne, et de conserver tes mains pures et ton âme sans tache !

« Je me relevai, encore frémissant de colère, mais prêt à obéir à cet ordre mystérieux ; et je pris, d'un pas affolé, le chemin de la ville voisine.

« La route, ou plutôt le sentier que je choisis, creusé dans le roc, suivait les flancs d'une montagne et, par endroits, surplombait de profonds précipices. Parvenu à une certaine élévation, et dompté par la fatigue, je m'assis sur le talus et, tournant mes yeux vers la vallée qui s'étendait à mes pieds, j'embrassai longuement du regard le lieu de ma naissance que je ne devais plus revoir.

« Tout le village est groupé autour de son église dont le modeste clocher, se dressant au centre, semble être une sentinelle vigilante veillant pour la paix et la sécurité de la petite population.

« Voici, me disais-je, la maison où je suis né, et que, maintenant, des étrangers habitent. J'apercevais les fenêtres de ma chambre de jeunesse, que j'occupai jusqu'au jour de mon départ pour l'armée, et que j'avais laissée remplie de souvenirs, tous disparus depuis la mort de ma mère. Plus loin, je distinguais un parc ombreux. C'est là que s'écoula mon enfance heureuse. C'est sous ces grands arbres et sur ce gazon que tous les jours je venais jouer avec celle que j'appelais déjà ma petite femme et qui, à l'heure actuelle — ô douleur ! — passait, sans doute, sa vie entre un rival odieux et un enfant qui n'était pas le mien !

« A cette pensée, un flot d'indignation me monta au cerveau. Mais j'avais résolu de ne chercher que l'apaisement. Je détournai mes regards et repris mon chemin, — d'une marche rapide, courant après l'oubli...

« Mais le sort nous conduit par des voies imprévues au but qui nous est assigné. A peine avais-je fait quelques pas qu'un homme, à un coude du sentier, surgit brusquement devant moi. Cet homme était Jacques Dormont !

« Un nuage rouge, à sa vue, passa devant mes yeux. Dans mon saisissement, je ne pus d'abord prononcer une seule parole. De son côté, très pâle, il n'articula pas un mot et me considéra avec effarement.

« — Je suis un revenant que tu as mal tué ! vociférai-je enfin, l'écame aux lèvres... Misérable ! avec ta fausse nouvelle de ma mort, tu as hâté celle de ma mère et, par surcroît, tu m'as ruiné !

« — Je croyais ce que je disais, balbutia-t-il, tout tremblant.

« — Devais-tu lâchement m'abandonner dans ce fossé où je m'étais brisé la jambe pour assurer ta délivrance ?... Mais tu voulais revenir sans moi ; tu voulais profiter de mon infortune pour me prendre ma fiancée !...

« A ces mots, ayant perdu tout empire sur ma raison, je le saisis à la gorge. Mes doigts crispés, semblables à des tenailles de fer, l'étranglaient. Sa figure était violacée. L'abîme était à deux pas, sombre et béant. Chacun de nous essayait d'y pousser son adversaire. J'eus le dessus, et Jacques, lancé dans le vide, s'en alla rouler sur les pointes aiguës des rochers pour disparaître, mutilé, au fond du précipice.»

* *

Parvenu à ce passage de son histoire, Jules Duchet cacha son front dans ses mains comme pour échapper à une horrible vision. Puis, les yeux humides, il reprit ainsi :

« A peine ma vengeance fut-elle consommée, que toute ma fureur s'évanouit. Avec le retour

de mon sang-froid, je me sentis saisi d'épouvante, et en proie à un véritable égarement. Malheureux, qu'avais-je fait !... De la femme que j'avais aimée, — que j'aimais encore, — je venais de faire une veuve, et de son enfant, un orphelin ! Le cadavre, encore palpitant, de l'époux et père, était là, presque sous mes yeux !...

« Je m'éloignai à grands pas, comme si j'étais poursuivi. J'errai longtemps à travers la montagne, dont je gravis le sommet sans me rendre compte de la direction que j'avais prise. J'étais pour moi-même un objet d'horreur. Il me semblait qu'autour de moi tout me reprochait mon action monstrueuse. Je voyais des accusateurs dans les rochers qui pressaient, à mes yeux hallucinés, des formes étranges. J'en voyais dans les arbres agitant leur feuillage ; dans le soufflé plaintif du vent s'engouffrant dans l'abîme ; dans le cri des oiseaux passant d'un vol rapide, qui me paraissait affolé, au-dessus de ma tête. J'en voyais dans tous les bruits et tous les êtres qui peuplaient ces solitudes. Toute la nature semblait montrer du doigt le meurtrier...

« Je me blottis dans un creux. J'avais peur de tout et de moi-même. J'étais dans cet abri depuis plusieurs heures ; les ombres de la nuit enveloppaient déjà les flancs de la montagne, et je me demandais encore, — étreint par une poignante angoisse, — à quelle décision je m'arrêterais.

« Je pouvais cacher mon crime. Nul œil n'avait assisté à la scène ;... nul, excepté l'œil de Dieu ! La chute de Jacques Dormont dans le précipice pouvait aisément s'expliquer par un accident, dans ce sentier dangereux. Je n'avais qu'à me taire pour échapper à la justice humaine ; mais cette même voix que j'avais déjà cru entendre sur la tombe de ma mère ; cette voix qui m'avait dit : « Fais ! » me criait maintenant : « Parle !... Ne te dérobe pas au châtement. Peut-être tes semblables auront-ils pitié de toi... »

« Après bien des combats entre ma conscience et mon instinct de conservation, j'abandonnai mon refuge et repris le chemin de la ville. C'en était fait : j'acceptais l'expiation.

* *

« J'allai me livrer à la justice. Les portes de la prison se refermèrent de nouveau sur moi ; mais cette fois, j'étais coupable. Je passai en cour d'assises. A mon entrée à l'audience solennelle qui devait décider de ma vie, la foule, peu au courant de ma cause, toujours hostile, d'ailleurs, à un meurtrier, m'accueillit par un murmure menaçant et me dévisagea avec une curiosité qui me donna l'impression écrasante d'un manteau de plomb jeté sur mes épaules.

« De mon côté, je glissai dans l'auditoire des regards anxieux et furtifs. J'y cherchais Marguerite. Je voulais me précipiter à ses pieds, implorer son pardon, lui dire que je venais au devant du supplice que j'avais mérité...

« Marguerite était absente. Elle avait demandé la faveur de ne pas comparaître. Noble femme ! Jamais mon amour pour elle ne fut aussi vif qu'à ce moment suprême !

« Le tribunal, sans nuire à la justice, avait pu faire droit à sa requête. Je m'étais dénoncé moi-même ; j'avais décrit, sans rien taire, la scène du meurtre : je m'étais constitué mon accusateur. Tout témoignage, auprès du mien, devenait inutile. D'ailleurs, personne n'avait vu.

« Le procès s'ouvrit. Je subis un second interrogatoire et renouvelai tous mes aveux. Puis, m'effondrant sur mon banc de criminel, je restai étranger aux débats. D'avance, j'avais fait le sacrifice de ma vie, et je renonçais à la défendre. Mon esprit était tout entier au repentir de mon crime et à la pensée de l'horrible mort qui allait terminer mes jours en pleine jeunesse. Le front dans mes mains, je regardais à mes pieds sans rien voir ni rien entendre qui éveillât mon attention.

« Cependant, à travers ma torpeur, je saisis quelques passages de l'habile plaidoyer de mon avocat. Après avoir, d'un accent ému, retracé mon histoire et fait ressortir mon dévouement à mon pays, il s'adressa aux jurés :

« Ne voyez-vous pas, leur dit-il, dans les torts si graves de Jacques Dormont, des excuses suffi-

ACTUALITÉ GÉOGRAPHIQUE

LES FORCES MILITAIRES DE LA CHINE ET DU JAPON



La guerre est déclarée entre la Chine et le Japon. Il n'est alors peut être pas inutile de connaître les forces dont disposent les belligérants ; on jugera mieux des coups, ou de la longueur possible de la guerre.

La Corée, objet et cause du litige, ne peut jouer qu'un rôle très effacé dans la lutte. Elle ne possède,

en effet, aucun navire de combat. Son armée permanente qui, en temps de guerre, monte à 7,000 hommes armés de fusils nouveaux, commandés par des officiers instruits dans une école militaire dirigée par deux anciens officiers yankees, ne s'élève, sur le pied de paix, qu'à 2,000 hommes, sorte de garde royale et de corps de police de la capitale. C'est elle qui vient de commencer les hostilités. — Une classe militaire noble et assez nombreuse surveille les établissements publics dans les provinces ; elle n'est pourvue que de fusils à mèche ou d'épieux et de lances. C'est-à-dire qu'elle ne peut rien pour la défense du pays.

La Chine, prétendue suzeraine de la Corée, n'est pas encore entièrement sortie, militairement parlant, de l'entêtement routinier qui lui a valu déjà de si nombreux échecs dans ses luttes contre les Européens. Si l'on en croit les documents officiels chinois, forts sujets à caution, l'armée des Célestes comprendrait :

1^o Les huit bannières composées de Mandchous, de Mongols, de Chinois, descendants des conquérants qui occupèrent la Chine en 1644. Sur un total de 323,000, un tiers seraient exercés ou simplement passés en revue chaque année. 700 seulement serviraient de garde à l'empereur ;

2^o La *Ying-Ping*, armée territoriale de 650,000 fantassins ou cavaliers recevant une solde, pourvue en partie d'armes perfectionnées.

En réalité, ce chiffre d'un million de combattants n'existe que sur le papier. Voici, d'après les études des spécialistes, ce que l'on sait de plus certain sur la distribution et la composition des forces chinoises.

L'armée active formerait cinq groupes principaux : 1^o L'armée de Mandchourie, forte de 70,000 hommes, divisée en deux corps, l'un à *Tsitsibar*, ville de 80,000 habitants, l'autre à *Moukden*, capitale de 200,000 âmes. Ces troupes possèdent des fusils Mauser et des canons Krupp ; elles observent la Corée et les possessions russes de l'Amour ; — 2^o L'armée du Centre, campée à *Kalgan*, au N. O. de Pékin, sur la route de Mongolie. Celle-ci protège la capitale de l'Empire, elle compte 50,000 hommes (100,000 en temps de guerre) recrutés parmi les vigoureuses populations du *Chan-si* et du *Pe-chili* ; elle est pourvue d'un matériel moderne. Cette armée est appelée à jouer le premier rôle dans la lutte actuelle. — 3^o L'armée du *Turkestan* qui défend contre les Russes les passes historiques de *Kachgar* et de *Kouldja* — 4^o L'armée du Sud, mal connue ; c'est elle qui nous a tenu tête au Tonkin.

Le soldat chinois est sobre, endurant, grand remueur de terre comme le légionnaire romain. C'est un adversaire qui n'est pas à dédaigner.

Quant à l'armée territoriale ou des " Braves " ce n'est qu'une milice sans valeur, plus propre à jouer un rôle de police intérieure qu'à exercer une action extérieure. Elle est assistée de la cavalerie tartare montée sur des chevaux petits, mais vigoureux, et de garnisons mandchoues établies dans les ports ou le long des frontières continentales.

Tout cela ne constitue pas une armée au sens européen du mot ; mais cette organisation peut devenir redoutable sous l'impulsion et la direction d'une puissance européenne. L'Angleterre, l'Allemagne sont les deux grandes conseillères militaires de la Chine. " Cet empire, écrivait en 1890 le colonel Bell, peut au point de vue militaire nous permettre d'arrêter la Russie et de la paralyser en Asie. Fortifier la Chine au point de vue anglais, c'est affaiblir la Russie en Asie.

" La Chine militaire, il faut la créer, elle n'existe pas."

Depuis sa révolution de 1867 qui a détruit les privilèges de la noblesse japonaise, qui a rendu aux *Mikados* leur autorité usurpée par les *Siogouns*, le Japon, entré dans une ère nouvelle, le *nengo*, imite l'Europe en tout, écoles, lois, industrie, armée, etc. . . .

Le service militaire obligatoire existe aujourd'hui dans " l'empire du Levant. " Tout Japonais, âgé de vingt ans, doit douze ans de service : trois dans l'armée active, quatre dans la réserve, cinq dans la territoriale. Tout homme valide, de dix-sept à quarante ans, non compris dans l'une des trois catégories précédentes, doit répondre à la " levée en masse " en cas de danger national.

L'armée active comprend 6 divisions, plus la garde impériale. Le nombre des brigades est de 14, dont 2 pour la garde ; celui des régiments d'infanterie, de 28, — de cavalerie, 7, — d'artillerie, 7. Il faut ajouter 7 compagnies du génie et 7 du train. Chacune des 7 divisions forme ainsi un tout complet. Cela donne une force permanente d'environ 74,000 hommes, dont 4,000 officiers, avec 160 canons, et 6,500 chevaux.

La réserve grossirait ce chiffre de 113,000 hommes ; la territoriale, de 53,000. Des écoles militaires, graduées, nombreuses, analogues aux nôtres, — car ce sont des officiers français qui ont créé en grande partie l'armée mikadonale, — fréquentées par plus de 1,800 jeunes gens, permettent le facile recrutement des cadres. Les arsenaux de *Tokio*, d'*Osaka* bien outillés fabriquent par an 50,000 fusils *Murata*, arme à tir rapide inventée au Japon, et tous les canons nouveaux nécessaires à l'armée et à la marine.

La marine paraît devoir jouer un rôle prépondérant dans le conflit, car le Japon est un archipel ; la Corée n'est abordable aisément que par côtes ; la Chine a des ports importants et un littoral de 5,000 kilom. à protéger.

Les flottes des deux empires orientaux sont de création très récente ; aussi ont-elles des navires du type le plus perfectionné. Sauf quelques croiseurs construits à *Yokohama* pour le compte du Japon, tous les cuirassés, croiseurs, canonnières, torpilleurs ont été achetés en Europe ; ils sortent des ateliers " *Valcain* " de *Stettin*, " *Armstrong* " en Angleterre, " *Forges et chantiers* " de la *Seyne*, en France.

La Chine possède deux escadres : 1^o Celle du Nord, rattachée à *Port Arthur*, à *Tientsin*, forte de 11 navires, 11 canonnières, 27 torpilleurs. Deux de ses cuirassés jaugent 7,280 tonnes ; un, 9,850 ; les autres, 2,300 ; — 2^o L'escadre de *Fouchou*, avec 24 navires, dont 9 croiseurs, mais pas de cuirassés. — Les deux flottilles de *Canton*, de *Shanghai* sont chargées spécialement de la défense de ces deux ports, et des embouchures du *Tigre* et du *Yang tsé*, les grandes voies commerciales intérieures de l'empire. Les équipages, dit-on, sont bons ; mais les états-majors seraient mal recrutés, au-dessous de leur tâche.

Le Japon a moins de cuirassés, 4, moins de canonnières, 6, mais autant de croiseurs, 12, et plus de torpilleurs, 40. Les équipages, 9,000 hommes, recrutés par la conscription ou par des enrôlements volontaires, sont bons ; les officiers, fort instruits, sont très au courant de leur métier. Ces forces ont été réparties en cinq arrondissements maritimes, dont trois *Vokosuka*, *Kure*, *Sasebo* ont des arsenaux complètement aménagés.

Comme la puissance d'un pays dépend, outre le nombre et la valeur de ses soldats, l'excellence de leur armement, du chiffre de ses habitants, de leurs ressources financières, nous ajouterons quelques chiffres à ceux déjà cités. — Le Japon a 41,000,000 d'habitants, une superficie de 384,000 k. c., un commerce de 700 millions ; un budget de 400, une dette d'un milliard (251 millions d'*yen*). — La Chine sur une étendue de 12 millions de k. c. nourrit 420 millions d'hommes, qui vendent ou achètent pour 1,250 millions chaque année. La dette chinoise ne s'élève qu'à 125 millions. Heureux pays ! Les revenus connus atteignent 80 millions de *païls* ou 600 millions de francs dont plus de la moitié sont consacrés à l'armée et à la marine chinoise.

A.-L. LEROY.

santes à l'acte de violence du malheureux patriote qui gémit sur ce banc ! Je demande aux hommes les plus paisibles qui m'écoutent (et je le leur demande avec confiance), s'ils n'auraient pas, à sa place et sous l'irrésistible élan de l'indignation, agi comme lui. . . .

" Jules Duchet faisait sa vengeance, loin de la préméditer. Il cherchait l'oubli ; il avait pardonné ; il croyait s'éloigner de l'auteur de tous ses maux, lorsqu'il le voit surgir devant lui comme s'il venait au devant de sa destinée. . . . Ne reconnaissez-vous pas, dans cette rencontre fortuite, providentielle, de deux ennemis, la main de Dieu ? . . . D'ailleurs, le prétendu assassinat, qu'il faut appeler un simple homicide, ne fut, après tout, qu'un duel avec des armes égales, ou plutôt une lutte sans armes, où le bon droit a triomphé. . . .

" Ruiné par Jacques Dormont, qui a, de plus, hâté la mort de sa mère ; frappé ainsi dans ses affections de fils, privé de son bien être matériel, trompé dans ses espérances de bonheur conjugal, Jules Duchet, en proie au désespoir, est plus malheureux que coupable, plus digne de votre pitié que de votre réprobation ! . . . Vous ne pouvez le livrer au supplice sans rester sourds au cri de vos consciences d'honnêtes gens, et sans vous préparer, pour le reste de vos jours, les plus implacables remords ! . . . "

" A mon indicible joie, les jurés, ébranlés par la parole ardente de l'avocat, m'acquittèrent.

* *

" Mais hélas ! mon allégresse fut éphémère. La réflexion la fit bientôt évanouir. Si je venais d'échapper à une mort infamante, j'étais condamné à traîner une existence misérable.

" J'étais libre et exonéré, par la loi, de tout blâme ; mais je restais déshonoré, — déshonoré à mes propres yeux et à ceux de mes concitoyens. Malgré l'attestation d'innocence que m'avait décernée le jury, je n'en étais pas moins, pour tout le monde, un meurtrier. Je ne pouvais, sans courber le front, continuer à vivre dans mon pays. Un anathème silencieux m'excluait désormais de la société. Moralement, j'étais devenu un lépreux, un maudit !

" Entre le théâtre de mes malheurs et moi, j'ai mis l'étendue de l'océan. Je suis venu demander à l'Amérique la paix de l'âme, mais sans l'y trouver. J'ai cru que l'éloignement émousserait les souvenirs : ils sont toujours aussi vivaces et aussi poignants. Partout, le remords me poursuit et me torture. Partout, mais particulièrement la nuit, à mon chevet, je revois le spectacle sanglant de Jacques Dormont, et Marguerite avec son enfant dans les bras, pleurant sur le cadavre de son mari ! . . . Je me sens devenir fou, et je me demande si je dois, pour racheter ma faute, continuer à subir mon supplice, ou bien si j'ai le droit d'y mettre un terme en m'ôtant la vie. . . . "

* *

A ces mots, Jules Duchet se tut et se replongea dans sa profonde tristesse. Ceux qui avaient entendu le récit du malheureux jeune homme, éprouvèrent à son égard moins de répulsion que de sympathie. Sa raison, d'ailleurs, était visiblement atteinte. Le repentir, en déséquilibrant ses facultés, avait fait naître des hallucinations. On lui adressa quelques paroles d'encouragement.

— Merci, messieurs, dit-il en prenant congé de ses compatriotes. Votre bienveillance me soulage. Mon terrible souvenir est maintenant moins lourd, puisque après mes confidences, vous me trouvez encore digne de votre compassion.

Et il s'éloigna, le front penché : son désespoir était incurable.

* *

Quelques jours plus tard, les journaux de la Nouvelle-Orléans annonçaient qu'il venait d'être écrasé par un train de chemin de fer urbain. Était-ce un accident ou un suicide ? C'est un secret que le mort emporta dans la tombe.

FRANÇOIS TUJAGUE.

USAGES ET COUTUMES

Si j'en juge par des confidences nombreuses, on est toujours assez embarrassé quand il s'agit de faire un "présent de fête" ou d'anniversaire.

Les fleurs en bouquet, les plantes vertes ornementales sont toujours bien accueillies et peuvent être offertes à tout le monde, par tout le monde.

Si l'on veut donner autre chose, il faut s'inspirer de sa propre situation et de celle de la personne à laquelle on désire être agréable. On doit aussi tenir compte des goûts qu'on connaît à cette personne.

Les jeunes filles peuvent, en général, offrir un petit ouvrage à l'aiguille fait de leurs mains, un coussin, un abat-jour, une couverture de livre, — sous laquelle on peut cacher un volume usé, fatigué, — une tétière pour le fauteuil favori, etc. Dans la composition du petit travail il y a encore quelques règles à observer. Par exemple, on ne choisira pas les mêmes sujets décoratifs pour un prêtre et un sportsman. Afin de ne pas tomber dans l'erreur, on fait bien se tenir dans les généralités.

— Un autre embarras m'est aussi souvent signalé. Il s'agit de ce que j'appellerai une fière humilité. On se demande si on peut saluer les gens qui ont une situation très élevée quand on n'a pas eu de rapports directs avec eux ? Je donnerai des exemples pour mieux me faire comprendre : le fils d'un grand personnage s'est arrêté dans la rue avec un ami. Passe le père (le grand personnage), le fils salue, l'ami également. Cela se renouvelle plusieurs fois.

Le grand personnage connaît maintenant de vue l'ami de son fils. Cet ami venant à rencontrer seul ensuite notre grand personnage saluera-t-il ? Certainement et sans hésitation.

Si le grand personnage ne répondait pas, on recommencerait à la seconde rencontre, pendant qu'à la première il était peut-être absorbé et n'a pas vu la personne qui le saluait ; mais si une seconde fois il ne rendait pas le salut, on se le tiendrait pour dit et on ne renouvellerait plus ce témoignage de déférence dû à l'âge du grand personnage... grossier. — Un marchand saluera aussi tous ses clients... et en cas de non réciprocité, procédera comme précédemment.

— Il y a des gens qui, dix fois par jour, perdent une bonne occasion de se taire. C'est quand ils émettent tout haut une réflexion désagréable, quand ils font une question indiscrète, gênante ou insultante. Ces gens-là ne manquent pas toujours d'esprit ou d'intelligence comme on pourrait croire, c'est donc sciemment qu'ils sont désobligeants, parce que toute générosité leur fait défaut, parce qu'ils aiment à froisser les autres. Ils se campent devant un tableau que vous possédez : " Ah ! mon ami, quelle croûte ! "

— Vous saviez bien que ce n'était pas un Véronèse ou un Carrache : mais la peinture avait quand même quelques qualités, elle vous plaisait. Désormais elle vaudra moins à vos yeux, quoi que vous puissiez vous dire : " Mais quelle est son autorité artistique pour qu'il se prononce ainsi, cet être déplaisant ? " — Souvent, il est plus ignorant que vous en toutes choses. Mais il formule ainsi des jugements que son ap'omb fait passer sans appel.

Où bien ce sont des questions renversantes. " Où donc votre ami Un Tel a-t-il pris l'argent qui lui était nécessaire pour donner une pareille fête ? " " Est-ce que votre enfant est scrofaleux ? " " Votre fils n'a-t-il pas été renvoyé de son collège ? " Et autres aménités.

Ceux qui ont de telles intempérances de langue devraient méditer le proverbe arabe : le silence est d'or. Oui, mais ils seraient bien fâchés d'être sinon aimables, du moins silencieux. — Et de grâce, qu'on ne me dise pas : " Ces gens-là sont un peu brusques, mais ils ont le mérite d'être francs. " Cette franchise-là, c'est de la brutalité. Le silence en plus d'un cas n'est pas dissimulation, mais sagesse et générosité.

ANN SEPH.

Les bonnes amies.

— Cette pauvre Mme X... ! A quoi ça lui sert-il de cacher son âge, puisqu'elle est forcée de montrer sa figure !



Les veufs en Russie

Il vient d'être décidé, par le Saint-Synode, que les personnes se mariant pour la troisième fois auront à subir une pénitence publique durant de trois à cinq ans. En ce qui concerne les veuves ayant plus de soixante ans et se remariant, elles auront à subir la même pénitence pendant deux ans.

* * * *

Température du mois de septembre

Da 1er, au 6, changeant et frais ; par intervalles, pluie et brume. — Da 6 au 14, encore changeant ; plusieurs averses et coup de vent. — Da 14 au 22, quelques tempêtes. (Pluie par intervalles) ; — à fin de ce mois neige en quelques endroits) — Da 22 au 24, vent et pluie par intervalles ; quelques jours de froid.

* * * *

Origine du mot "Canada"

L'origine du mot "Canada" est obscure ; mais la dérivation généralement acceptée aujourd'hui vient d'un mot sauvage : *Kannatha*, désignant un village ou un assemblage de huttes, et on suppose que Jacques Cartier, entendant ce mot prononcé par les sauvages par rapport à leurs établissements, se trompa sur sa signification et l'appliqua au pays tout entier.

* * * *

Curiosités des testaments

Le peintre Neemskerk, qui fut surnommé *le Raphaël hollandais*, et qui mourut en 1574, à Harlem, légua par son testament un fonds destiné à marier, tous les ans, une jeune fille du village où il était né, à condition que le jour du mariage les gens de la rue iraient danser une ronde autour de son tombeau.

L'usage s'en conserva longtemps.

* * * *

Variétés alimentaires

Depuis quelques années, les médecins prescrivent assez souvent à leurs malades le régime dit *lacté*, qui consiste à se nourrir exclusivement de lait pris en assez grande quantité. Ce mode d'alimentation, dit le *Musée des Familles*, n'est pas, ainsi qu'on pourrait le croire, nouveau dans la diététique. On peut citer comme exemple notable ce passage extrait d'un recueil publié au commencement du XVIIIe siècle :

" Quoiqu'un tempérament délicat ait obligé Molière à ne vivre que de lait pendant les dix dernières années de sa vie, il lui arrivait cependant de rester parfois cinq ou six heures à table avec les meilleurs convives et les plus grands buveurs, qui faisaient large chère pendant qu'il n'avait d'autres mets que son lait "

* * * *

Un vieil usage de la barbe

L'Intermédiaire des Chercheurs nous indique un emploi de la barbe humaine, auquel ni vous, ni d'autres, n'aviez songé.

" Les poils de la barbe servaient autrefois de billet et de scrutin aux magistrats allemands pour choisir leurs chefs. Les échevins d'Hardenbergen, en Westphalie, s'assemblaient autour d'une table ronde, et chaque échevin se plaçait de manière que l'extrémité de sa barbe touchât le dessus de la table, au milieu de laquelle on mettait un pou que l'on chargeait de faire le choix du nouveau chef.

" Le petit électeur, après avoir erré quelque temps, ne manquait point de s'arrêter à une des barbes, et cette barbe, dans le moment même, devenait barbe de consul.

" Vous voyez d'ici les airs d'importance que

prenait l'animalcule chargé de désigner le consul. C'est probablement de là que vient l'expression connue : " Fier comme un pou. "

* * * *

Variétés musicales

Le poids d'un morceau de piano :

Un compositeur allemand a voulu estimer en poids l'effort fait par un pianiste. Il a estimé à 110 grammes le minimum de la pression du doigt pour enfoncer complètement une touche " pianissimo. "

La dernière étude de Chopin, en *ut* mineur, renferme un passage qui dure deux minutes cinq secondes et ne pèse pas moins de 3 130 kilogrammes. Dans la *Marche funèbre* du même compositeur, il y a un passage où se rencontre toute l'échelle des nuances, depuis le " pianissimo " jusqu'au " fortissimo ; " ce passage demande un effort de 384 kilogrammes, dans l'espace d'une minute et demie ; et c'est la nuance " pianissimo " qui domine.

* * * *

Il n'y a pas de sots métiers

L'Intermédiaire a recherché les métiers faits dans leur jeunesse par les savants ou les hommes de lettres de ce siècle :

Alexandre Dumas père, Pailleron, Tony Révillon, Hector Malot, Varin, Camille Doucet, Ad. d'Ennery, Henry Monnier, ont été clercs de notaire ; Armand d'Artois, Anicet Bourgeois, Alphonse Royer, Ed. Brisebarre, Bayard, Louis Veillot, Ponsard et Auguste Barbier, clercs d'avoué ; Scribe et Blum, clercs d'huissier ; Jules Prével, Léon Gozlan, Eugène Manuel, Sarey, Auguste Maquet, Sardou, Jules Janin, professeurs ; H. Cogniat, médecin ; Saint-Bève, externe à l'hôpital Saint-Louis ; Littré, interne des hôpitaux ; Michel Masson, Erckmann, Champfleury, Henry Meilhac, Cormon, Gozlan, E. Zola, commis libraires ; X. Eyma, Paul Foucher, Edmond de Goncourt, Chatrian, Edmond Cadol, Edmond Gondinet, Duvert, G. Chivot, Rochefort, H. Castille, H. Mounier, Ponsard de Terrail, X. Aubryet, employés d'administration ; L. Halévy, secrétaire du duc de Morny ; Albert Wolff, Léon Beauvalet, Louis Leroy, Th. Barbier, Th. Gauthier, peintres et dessinateurs ; Chatrian, Paul Féval, A. de Jallais, Paul de Kock, Ch. Monselet, employés de commerce ; Ch. Deslys, Couturier, Clairville, Lambert Thibouast, comédiens ; Edouard Plouvier, ouvrier corroyeur ; Dunan Mousseux, tailleur, etc.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Sortie d'audience :

— Trois mois de prison, c'est cher... seulement, au prix où sont les loyers !

* *

Entre femmes, sur la plage :

— Moi, j'adore la pêche aux moules.

— Bah ! c'est bête comme tout cette pêche là !

— Allons donc ! c'est en la patiquant que j'ai trouvé un mari.

* *

Entre financiers :

— Oui, mon cher, j'ai entre les mains une affaire magnifique et, si Dieu me prête vie...

— Ah ! ça, tu emprantes donc à tout le monde.

* *

Maud.— Et serai-je toujours heureuse !

La tireuse de cartes.— Vous n'aurez pas dans votre vie une minute de chagrin.

Maud.— Dois-je me marier ?

La tireuse.— Vous enterrerez quatre maris.

A n'importe quelle adresse, sur réception de 15c nous enverrons une boîte de papeterie contenant : papier à lettres, enveloppes, crayon, plumes, tablettes de papier. Qu'on se hâte. G.-A. & W. Damont, 1826, rue Sainte-Catherine.

CHOSSES ET AUTRES

—A partir du 15 janvier prochain, l'instruction sera obligatoire dans l'Etat de New York.

—La Californie va jeter, cette année, sur le marché 35 millions de livres de prunes.

—La pêche de la morue est excellente cette année, sur la côte nord du golfe Saint-Laurent.

—Aux Indes anglaises, 370.000 acres de terre sont affectés à la culture du thé.

—Les chutes de Niagara déchargent 10,000,000 de pieds cubes d'eau par minute.

—Il est plus facile, dit un philosophe, de calculer le prix coûtant que de le payer.

—Le Kentucky produit 300 millions de livres de tabac par an, c'est-à-dire la moitié de la récolte entière des Etats-Unis.

—Sait-on quelle est la valeur de l'acier fabriqué chaque année aux Etats-Unis ? Un modeste demi-milliard de piastres !

—La Suède fait l'essai d'appliquer l'électricité à la fonte du fer. Le jour viendra où l'on fera tout à l'électricité.

—Durant le règne de la reine Victoria, le nombre des gens qui ne savent pas lire a été réduit de 41 p. c. à 7 p. c.

—Les belles plumes d'Australie que les dames et les demoiselles portent sur leurs chapeaux, sont "cueillies" tous les huit mois.

—On a découvert dans l'Amérique du Sud, une espèce de cactus dont la fleur blanche comme du lait ne s'ouvre que lorsqu'il y a du vent. Tous les goûts sont dans la nature.

—La récolte des pommes sera également satisfaisante dans la Nouvelle-Angleterre et dans Ontario. Conséquences : le prix des pommes baissera au Canada, et l'exportation de ce fruit aux Etats-Unis sera nulle ou à peu près.

—Une dépêche de Tien-Tsin dit l'empereur de Chine a décidé de lever un impôt de guerre sur les vice-rois des différentes provinces. Il est question d'un fort emprunt pour couvrir les dépenses de la guerre.

—On rapporte que le Pacifique Canadien va employer l'électricité pour la traction de ses trains sur la division des montagnes Rocheuses. Les pouvoirs d'eau aussi nombreux que puissants, que l'on trouve en abondance dans la région, fourniront l'électricité.

—*Falio Romani*, voilà ce que nous donne le Royal cette semaine. La dramatisation de *La Vendetta* de Marie Corilli, faite par Aïden Benedict, a déjà été produite à Montréal avec beaucoup de succès. Le *N. Y. World*, parlant de la représentation de ce drame dit : "Beaucoup de monde et une compagnie d'acteurs très forte. M. Walter Laurence remplit les rôles de Falio Romani et de Cesare Olivia. Mlle Sammer est d'un grand naturel comme Nina. Le drame a obtenu un vrai succès."

LES ECHECS

ECHECS ET JOUEURS D'ECHECS

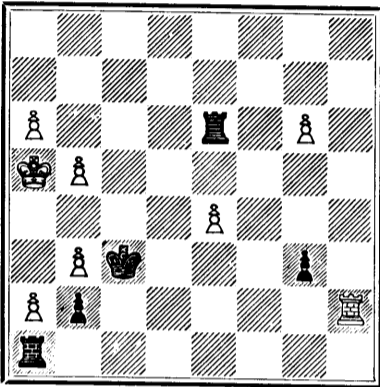
Avoir beaucoup de théorie et peu de pratique, c'est ressembler à celui qui a une grande mémoire et une petite intelligence. Il invoque les auteurs souvent mais rarement à propos.

Les parties classiques d'un Labourdonnaï et d'un McDonald sont hautement glorifiées par nos plus grands joueurs contemporains. Un grincheux prétendait que la raison de cette universelle admiration est que, lorsqu'il s'agit d'apprécier les parties de maîtres défunts, notre amour propre n'est plus en jeu.

PROBLEME No 167

La position ci-dessous s'est rencontrée dans une partie jouée par correspondance entre M. X.... et O Trempe. Position après le 27^e coup des Blancs.

Noirs.—O. Trempe.



Blancs.—M X....

Les Noirs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 166

- | Blancs | Noirs |
|-------------------------|-------------------|
| 1 D 8 C D | 1 R 6 R ou 4 R |
| 2 C 5 F ou D 8 T R, mat | 1 P joue |
| 2 C 5 F, mat. | 1 F 5 F, 7 F, 7 T |
| 2 C (4 T) mat. | 1 T joue |
| 2 D 4 F, mat. | |

HOTEL DU NORD

LABELLE

(CHUTE AUX IROQUOIS, P. Q.)

Cet hôtel vient d'être agrandi et remis à neuf. Pension de première classe. Vins, liqueurs, cigares de choix. Prix modérés
NAP. NANTEL, Propriétaire.



W. H. Ward.

Un Cas Presque

Sans Espoir.

Un Rhume Terrible. Aucun Repos ni jour ni nuit. Abandonné des Médecins.

UNE VIE SAUVÉE EN PRENANT

Le Pectoral-Cerise d'AYER

"Il y a plusieurs années, j'ai attrapé un fort rhume accompagné d'une toux terrible qui ne me donnait de repos ni jour ni nuit. Les médecins, après m'avoir soigné de leur mieux, déclarèrent mon cas sans espoir et dirent qu'ils ne pourraient plus rien faire pour moi. Un ami, ayant appris ma maladie, m'envoya une bouteille de Pectoral-Cerise d'Ayer que je me mis à prendre, et bientôt je me sentis grandement soulagé. Quand j'eus pris la bouteille entière, j'étais complètement guéri. Je n'ai jamais eu de toux bien importante depuis cette époque-là et je crois fermement que le Pectoral-Cerise d'Ayer m'a sauvé la vie."—W. H. WARD, 8 Quimby Ave., Lowell, Mass.

Le PECTORAL-CERISE d'AYER

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer, le meilleur Purgatif de Famille.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

Abonnement d'essai, un mois \$0.50. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages. belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Le Secret d'une Tombe."

60 JOURS

Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

19 Juin—Bons pour revenir jusqu'au 11 Août	
19 Juin— " " " " 18 Août	
26 Juin— " " " " 25 Août	
17 Juil.— " " " " 15 Sept.	

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Doloraine.....	\$28.00
Reston.....	
Estavan.....	
Bincarth.....	
Moosomin.....	
Regina.....	\$30.00
Moosjau.....	
Yorkton.....	
Prince Albert.....	\$35.00
Calgary.....	
Red Deer.....	\$40.00
Edmonton.....	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST. JACQUES
CORNER RUE ST. JAMES

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc.; journaux de notes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Bleek Barron)

VICTOR ROY, L. Z. GAUTHIER

Telephone no 2113.



LE SECRET D'UNE TOMBE

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

Sur l'ordre de sa maîtresse, une servante s'empressa de conduire Mme Prudence à la chambre.

Paul avait été déshabillé, couché nu, et le docteur et un homme le frictionnaient vigoureusement.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda le docteur à Léonie, sans cesser de donner ses soins au noyé.

— Monsieur le docteur, répondit-elle d'une voix douce, timide, je connais ce jeune homme.

— Ah ! alors c'est bien, vous pouvez rester.

Cependant, sous les frictions, la chaleur commençait à revenir au corps, ce qui indiquait que la circulation du sang se rétablissait. Bientôt, sous sa main, le docteur sentit les battements du cœur ; puis peu après, il se redressa triomphant. Un faible soufre sortait de la bouche du moribond.

— Ce n'est pas avant quelques heures qu'il reprendra connaissance, murmura le docteur ; mais tout va bien.

Léonie se tenait debout près du lit et buvait les paroles du vieux médecin.

— Alors, monsieur le docteur, dit-elle, vous croyez qu'il ne court plus aucun danger ?

— Si lentement que ce soit, il revient à la vie : le cœur bat plus vivement, le visage commence à se colorer, et le souffle prend peu à peu de la force.

C'est égal, continua le docteur d'une voix attendrie, le pauvre enfant l'a échappé belle.

Il va rester longtemps encore dans cette espèce d'état comateux, il est fort probable qu'avant de reprendre connaissance il s'endormira d'un profond sommeil. Il a bien besoin de repos, et il lui en faut beaucoup. Mais je compte bien que dans vingt quatre heures il ne lui restera plus de son aventure qu'un peu de faiblesse.

Léonie ne put retenir une exclamation de joie et fut tentée de se jeter au cou du docteur.

Celui-ci sortit pour aller voir ce qui se passait dans la chambre de l'autre malade.

Il reparut au bout de quelques minutes.

— L'autre jeune homme va bien aussi, dit-il ; il a repris connaissance et je me suis hâté de le rassurer en lui disant que son ami, non seulement n'était pas mort, grâce à son dévouement, à son courage, mais que, maintenant, il était hors de danger. Quoique très faible encore, il voulait se lever pour venir ici ; je lui ai formellement défendu de sortir de son lit. On ne lui permettra de se lever et de sortir de sa chambre que demain matin.

Il m'a donné l'adresse de ses parents et celle du père de son ami, que je vais envoyer prévenir par un exprès.

J'ai été très surpris en apprenant que ce jeune homme était le fils de mon éminent confrère le Dr Delteil et le petit-fils de l'illustre et regretté Dr Villarceau.

Le médecin écrivit son ordonnance.

— Est-ce vous, madame, qui allez veiller le malade ? demanda-t-il.

Mme Prudence resta un instant silencieuse, réfléchissant, puis répondit :

— Oui, monsieur le docteur, mais pas toute la nuit, seulement jusque vers une heure ou deux du matin.

— C'est bien, mais en partant vous vous ferez remplacer par une femme de la maison. Il faut que les indications de mon ordonnance soient suivies ponctuellement.

Je vais aller moi-même chez le pharmacien et ce que je prescris vous sera apporté dans quelques instants.

Le docteur et l'homme qu'il avait retenu auprès de lui se retirèrent.

La marchande à la toilette s'assit sur une chaise tout près du lit. Elle pleurait silencieusement, mais ses yeux voilés restaient, fixés sur le visage du malade, qui paraissait dormir.

On n'entendait plus la musique de danse, le bal était fini, les lumières du bal des canotiers venaient de s'éteindre.

Sur la chaussée quelques cris joyeux, des roulements de voitures de plus en plus rares ; c'était tout.

La folle jeunesse parisienne regagnait Paris.

Une servante apporta les médicaments, un verre, une tasse, une cuiller, qu'elle posa sur la table.

— Madame, dit-elle à Léonie, c'est moi qui vous remplacerai quand vous partirez ; vous n'avez qu'à me le dire, je serai en bas.

— Oui, je vous préviendrai.

Peu de temps après, le malade s'agita et ouvrit les yeux.

La mère sentit quelque chose d'heureux pénétrer dans son cœur ; elle se leva, consulta l'ordonnance et fit avaler à son fils quelques gouttes d'une potion.

Bien qu'il eût les yeux ouverts, le malade ne voyait rien.

Il retomba dans son assoupissement ou plutôt son état de torpeur.

Plus d'une heure s'écoula sans qu'il fit un mouvement ; mais sa respiration devenait de plus en plus régulière et peu à peu la coloration du visage

s'accroissait. Enfin tout confirmait les paroles rassurantes du vieux médecin.

Les terreurs de la marchande à la toilette s'étaient évanouies et ses yeux rayonnaient de bonheur pendant qu'elle contemplant les traits calmes du jeune artiste.

Ce n'était plus l'épouse coupable que son mari avait chassée ; ce n'était plus Mme Prudence, la marchande de la rue Lafayette. Sa physionomie transformée reflétait des sentiments si purs qu'on eût eu peine à reconnaître cette femme âpre au gain, qui, quelques heures auparavant, se trouvait si à l'aise au milieu des conversations triviales et grivoises des habitués du bal des Canotiers.

Elle ne se lassait pas de regarder, d'admirer son fils, et plus d'une fois déjà elle avait eu la tentation de l'embrasser. Elle s'était retenue. Pourquoi ? Peut-être un sentiment de honte ou le respect que lui inspirait ce fils qu'elle n'avait pas su aimer autrefois, comme c'était son devoir.

Enfin, n'y tenant plus, elle se pencha sur le lit, resta encore un instant hésitante, puis couvrit de baisers le front de l'artiste.

Au contact des lèvres, Paul eut un tressaillement ; ses yeux s'ouvrirent et se fixèrent hagards, presque effrayés sur cette femme qu'il reconnaissait au chapeau grenat qu'elle avait gardé sur sa tête.

Mais qui était-elle donc, cette femme, pourquoi se trouvait-elle auprès de lui ?

Il se souvenait, il se rappelait les paroles de Lucien, parlant de cette inconnue.

Elle lui prit la main ; il la retira brusquement et sa physionomie prit une expression d'horreur et de dégoût.

Elle vit cela, la malheureuse, et ce fut pour elle un coup terrible. Elle pâlit, porta la main à son cœur et, instinctivement, se recula. Jamais elle n'avait éprouvé une si grande douleur ; elle se tenait haletante, oppressée, pâle comme l'ivoire, adossée à la muraille.

Le malade s'était retourné pour ne plus la voir.

Elle le comprit et des sanglots lui montèrent à la gorge.

Elle jeta un long regard, un regard désolé sur le lit, ouvrit doucement la porte et se glissa hors de la chambre. Elle descendit au rez de chaussée, le restaurant était fermé, mais la femme qui devait la remplacer auprès du malade était là, attendant.

— Ah ! vous aller partir ? fit la servante.

— Je suis très fatiguée, répondit Léonie, et ne peux plus rester auprès du jeune homme, vous allez donc prendre ma place ; mais je ne puis plus à cette heure rentrer chez moi, il faut que je reste ici.

— C'est que je n'ai pas une chambre à vous donner.

— Il importe peu, une chaise me suffira pour me reposer.

— Alors, madame, venez !

La femme conduisit Mme Prudence dans une espèce de cabinet, servant de débarras, et qui était voisin de la chambre où l'artiste était couché. Une chaise lui fut donnée et elle s'y laissa tomber avec accablement. Toutes sortes de pensées douloureuses l'assiégeaient.

Paul, son fils, l'avait repoussée ! Sans doute, ce n'était pas de sa mère qu'il avait détourné sa vue ; mais il la méprisait, cette inconnue, dont il avait crayonné la tête au bal des Canotiers ! Cette expression de répulsion qu'elle avait remarquée sur les traits de Paul l'avait cruellement atteinte au cœur. Quoi, la prenait-il pour une de ces femmes au milieu desquelles il l'avait vue, ou pour une créature plus vile encore ? Pour elle, cette pensée était atroce.

Ah ! pourquoi avait-elle cédé à cet irrésistible besoin de l'embrasser. Elle maudissait sa fatale imprudence.

Ce fut en se livrant à d'amères réflexions qu'elle vit le jour arriver.

A présent, elle pouvait partir, retourner à Paris. Mais pourquoi tant se presser ? Elle avait bien le temps de s'en aller. Elle sentait que quelque chose la retenait dans ce cabinet où elle était si près de son fils.

Celui-ci, après un sommeil réparateur, se réveilla. Il souleva sa tête sur l'oreiller et plongea son regard dans la chambre. Il aperçut une autre femme que celle qu'il avait vue dans la nuit et dont il croyait encore sentir les lèvres sur son front.

— C'était un rêve, pensa-t-il.

Cependant, au bout d'un instant, il fit signe à la femme de s'approcher du lit.

— C'est vous, lui dit-il, qui avez veillé près de moi toute la nuit ?

— Non, monsieur, seulement depuis une heure du matin.

— Alors, une autre femme que vous est venue dans cette chambre !

— Oui, monsieur, et qui a eu bien soin de vous.

— Qui est-elle, cette femme ?

— Dame, je ne sais pas, moi ; elle a dit qu'elle vous connaissait et on a pensé qu'elle était votre parente.

— Ah ! fit Paul.

— C'est elle qui a donné cinq cents francs aux pêcheurs qui vous ont sauvés, vous et votre camarade.

— Mon camarade ! Lucien a donc été aussi jeté à l'eau ?

— Il s'y est bien jeté lui-même pour que vous ne soyez pas noyé ; allez, c'est bien votre ami qui vous a sauvé la vie ; sans lui les pêcheurs ne vous auraient pas retiré de l'eau vivant

— Où est-il ? Où est Lucien ?

— Dans une autre chambre de la maison où le médecin lui a fait donner des soins comme à vous. Oh ! soyez tranquille, il est déjà tout à fait remis, lui ; il pourrait se lever et s'habiller s'il avait son vêtement que l'on fait sécher en ce moment.

— Ah ! Lucien, Lucien ! murmura Paul très ému.

Pais sa pensée revint à la femme au chapeau grenat.

— Vous disiez donc, reprit-il, que cette dame qui m'a veillé avant vous et a eu bien soin de moi, a donné cinq cents francs aux pêcheurs qui nous ont retiré de l'eau, mon ami et moi.

— Oui, monsieur.

— Mais pourquoi a-t-elle donné cette somme ?

— Elle l'avait promise : avant l'arrivée des pêcheurs, dix fois elle avait crié : " Cinq cents francs à celui qui les sauvera ! "

Paul, la main sur son front, garda le silence.

— Ah ! la pauvre dame, poursuivit la servante, jamais je n'ai vu une pareille désolation, un pareil désespoir. C'est que, voyez vous, on a bien cru un instant que vous étiez mort.

Quand elle est descendue en bas pour me dire de venir la remplacer ici, elle pleurait, e'le sanglotait à fendre l'âme ; mais le médecin avait déclaré que vous étiez hors de danger et, bien sûr, c'était la joie qui l'avait mise dans cet état, la chère dame.

— Ainsi, fit Paul, elle est partie sans dire qui elle est, sans donner son adresse ?

— Elle n'est pas partie, elle est encore ici, elle repose.

— Ah ! bien.

Et, le jeune homme ferma les yeux, non pour dormir encore, mais pour réfléchir.

A quoi allait-il penser ?

La demie de cinq heures sonna.

Le médecin, qui revenait près de ses malades, entr'ouvrit la porte de la chambre de Paul et avança la tête.

La servante lui fit signe que le jeune homme dormait.

Il se retira.

Au même instant, un coupé de maître s'arrêta devant la porte du restaurant. Cette voiture amenait le docteur Delteil et le sculpteur sur bois Lebrun. Ils furent reçus par le vieux médecin de Bougival.

— Eh bien ? interrogea anxieusement M. Delteil.

— Nous n'avons plus rien à redouter, messieurs ; du reste, ces quelques lignes que j'ai adressées à chacun de vous étaient rassurantes. . . . Nos jeunes gens en seront quittes pour un bain froid pris dans de mauvaises conditions, c'est vrai, mais hygiénique après tout, étant donnée la saison.

Votre fils, monsieur le docteur, n'a plus qu'un peu de faiblesse et de courbature ; il se lèvera dès qu'il pourra s'habiller.

— Nous n'avons pas oublié d'apporter des vêtements, dit M. Delteil.

— En ce cas, dans une heure nous permettrons à M. Lucien de se lever et de voir son ami qui, en ce moment, dort tranquillement, comme s'il ne lui était rien arrivé.

Les trois hommes se rendirent à la chambre de Lucien qui, laissant éclater sa joie, tendit les bras à son père et ensuite la main au père de Paul.

Ce fut Lucien qui, mieux que ne l'aurait pu faire le vieux médecin, raconta très exactement ce qui s'était passé la veille ; il retraça la lutte qui s'était engagée au bord de l'eau et la brutale étreinte du canotier qui, soulevant Paul de terre, l'avait précipité dans la Seine.

Le vieux médecin acheva le récit du jeune ingénieur en disant comment s'était opéré le sauvetage des deux jeunes gens. Il parla de la dame inconnue qui, pour les récompenser, avait donné cinq cents francs aux pêcheurs.

Il ajouta que cette dame, disant qu'elle connaissait le jeune artiste, lui avait prodigué ses soins avec beaucoup de sollicitude ; selon le médecin, la sœur de charité la plus dévouée ne se serait pas montrée plus empressée au chevet du malade.

— C'est étrange, dit Lebrun, quelle peut être cette femme ?

— Je comprends que vous ayez le désir de savoir qui elle est ; on vous dira si elle est connue dans cette maison.

— C'est étrange, répéta le sculpteur sur bois, devenue songeur.

Et instinctivement, il chercha le regard du Dr Delteil.

On quitta la chambre de Lucien, et l'on entra dans celle de Paul.

La scène entre le père et le fils fut extrêmement touchante ; ils ne pouvaient se dégager des bras l'un de l'autre ; on voyait que c'était un quasi ressuscité que le sculpteur retrouvait et qu'il ne pouvait trop l'embrasser. Enfin, cette explosion de tendresse bien naturelle prit fin.

Pendant ce temps, le Dr Delteil, ayant jeté les yeux sur l'ordonnance de son confrère, l'avait félicité du mode qu'il avait suivi pour les soins à donner au malade.

Lebrun interrogea son fils au sujet de cette dame qui l'avait soigné

— Oui, répondit-il, on m'a dit que cette personne était restée plusieurs heures auprès de moi ; mais je ne me souviens de rien. Il paraît aussi qu'elle avait promis cinq cents francs à qui nous sauverait, Lucien et moi, et qu'elle les a donnés aux pêcheurs.

Pourquoi Paul ne disait-il que cela à son père, pourquoi ne parlait-il pas des baisers que l'inconnue avait mis sur son front ? Nous l'expliquerons plus tard.

— Oui, reprit Lebrun, mais c'est à moi et non à cette personne de récompenser ceux qui vous ont sauvés : nous ne pouvons pas admettre, M. le Dr Delteil et moi, qu'on se soit substitué à nous ; il faut que nous sachions qui est cette dame afin de lui rendre la somme qu'elle a donnée.

La servante, qui était sortie depuis un instant, rentra.

— Où est la dame que vous avez remplacée ici, auprès de mon fils ? lui demanda Lebrun.

— Elle est partie depuis un bon quart d'heure, monsieur, dans une voiture de louage, et l'on croit qu'elle s'est fait conduire à Chatou, pour y prendre le train.

— Est-elle connue ici ?

— Non, monsieur.

— Elle n'a pas dit qui elle est ?

— Elle n'a rien dit en partant ; elle s'est contentée de mettre une pièce de vingt francs dans la main de la patronne.

Le sculpteur sur bois cessa d'interroger. Il était pâle, paraissait soucieux. Lui et M. Delteil se regardaient maintenant, comme s'ils n'eussent plus osé échanger une parole.

Après un assez long silence :

— Il faudra pourtant que nous sachions qui est cette femme, dit le père de Lucien.

— Nous ne pourrions pas le savoir, répondit le sculpteur.

— Moi, je le saurai, il faudra bien que je le sache, pensa Paul.

A ce moment, Lucien, tout joyeux, entra dans la chambre.

— Ah ! Lucien, mon cher Lucien ! s'écria Paul en lui tendant la main.

Il continua avec des larmes dans la voix :

— Je sais ce que tu as fait pour moi, tu as risqué ta vie sans même avoir l'espoir de pouvoir sauver la mienne ! Ah ! Lucien, mon brave ami, c'est une nouvelle dette de reconnaissance ! Elles augmentent et grossissent sans cesse les dettes de cœur de mon père et les miennes ! Puisse je un jour vous donner, à tous, la preuve que je ne suis pas un ingrat.

Et attirant à lui le jeune ingénieur.

— Viens, viens, lui dit-il, viens que je t'embrasse !

Lucien ayant déclaré qu'il ne retournerait à Paris que le soir, avec son ami et M. Lebrun, qui ne voulait pas non plus quitter son fils, le Dr Delteil retourna seul à Paris.

Il avait hâte de rassurer complètement sa femme et Mme Villarceau.

VIII. — LA RECHERCHE D'UN VIEUX MEUBLE

L'arrivée du Dr Delteil et du sculpteur sur bois au restaurant-hôtel avait fait partir précipitamment la marchande à la toilette.

Elle s'était fait indiquer un loueur de voitures et quelques instants après, comme l'avait dit la servante, elle se faisait conduire à la gare de Chatou.

Elle dut attendre une bonne demi-heure pendant laquelle, la figure cachée sous son voile, elle resta assise sur un banc, ne voyant, n'entendant rien de ce qui se passait autour d'elle.

Il fallut qu'un employé de la compagnie l'avertît que le train était arrivé. Elle y monta et elle était tellement absorbée dans ses réflexions qu'elle n'aurait pu dire, en arrivant à la gare Saint Lazare, si elle avait eu des compagnons de voyage.

Sur la place du Havre elle faillit se faire écraser. Pour franchir la courte distance qui la séparait de la rue de Lafayette, elle semblait marcher comme dans un rêve, obéissant à une sorte de mouvement automatique. Elle heurtait les passants, était heurtée par eux et ne s'en apercevait point.

Enfin elle arriva. Sa fidèle Elisabeth fut effrayée de sa pâleur et du bouleversement de ses traits.

— Mon Dieu, madame, dit elle, que vous est-il arrivé ? Seriez-vous malade ?

— Non, je suis seulement très fatiguée ; je vais me reposer dans ma chambre. Si l'on me demande, je n'y serai pour personne.

Elle se sentait incapable de s'occuper d'affaires.

Elle monta chez elle. Ses regards s'arrêtèrent sur une glace qui lui renvoya son image décomposée par la douleur. Elle ôta son chapeau, le jeta sur un meuble et se laissa tomber sur un canapé.

En pensant à son fils, qui l'avait repoussée à cette expression d'horreur et de dégoût qu'avait prise à sa voix la physionomie du jeune homme, les sanglots l'étouffaient. Ce ne fut qu'au bout d'un assez long instant qu'elle put pleurer ; les larmes coulèrent en abondance sur ses joues livides et la soulagèrent.

La clarté se fit peu à peu dans son esprit troublé et elle put reconstituer les scènes qui, depuis la veille, ne lui apparaissaient que dans les brumes d'un cauchemar.

Maintenant, tous les détails lui revenaient à la mémoire. Elle se rappelait son entrée au bal des Canotiers, ces deux jeunes gens qu'elle avait à peine remarqués d'abord et qui lui apparaissaient faisant contraste avec la vulgarité des habitués de l'établissement. Elle se rappelait ces rires bruyants et ces conversations grivoises auxquelles elle s'était associée à quelques pas de son fils ; puis le déchirement qui s'était produit en elle, quand elle avait appris que les menaces d'une brute étaient dirigées contre son fils.

Elle frissonnait encore d'épouvante en évoquant le souvenir de l'eau bouillonnant au-dessus du noyé, et il lui semblait qu'elle voyait encore ce corps inerte étendu dans la barque.

Elle se retrouvait dans cette chambre d'hôtel où elle avait veillé son fils. Oh ! elle l'aurait toujours devant les yeux, il ne s'effacerait jamais de sa mémoire le souvenir du geste avec lequel Paul l'avait repoussée.

La douleur qu'elle avait éprouvée à cet instant était toujours aussi vive.

Et c'était quand elle était si heureuse de le savoir sauvé, de le voir revenir à la vie, si fière de le retrouver beau, intelligent, instruit, plein d'ave-

nir, qu'il s'était détourné d'elle comme d'un être dont on veut éviter le contact impur.

Mais pourquoi cette espèce de répulsion qu'elle avait inspirée à l'artiste ? Avait-il donc deviné qu'entre elle et lui il y avait un abîme ?

A cette idée, elle vit passer devant ses yeux, comme un sinistre fantôme, l'image sombre de son passé ; c'était l'abîme, c'était la barrière infranchissable qui se dressait menaçante entre elle et son fils.

—Mais non, se dit elle, il ne sait pas qui je suis, il n'a pu me reconnaître après tant d'années écoulées... Non, non, ce n'est pas sa mère qu'il a voulu repousser.

Puis, après un silence, elle reprit :

—Mais s'il eût su que j'étais sa mère, n'aurait-il pas eu pour moi le même dédain, la même horreur ?... Son père ne lui a-t-il pas appris à me détester, à me maudire ? Ne lui a-t-il pas dit : " Tu ne dois jamais revoir ta mère," comme il m'a dit, à moi : " Vous ne reverrez jamais votre fils ? "

Oh ! cet homme, cet homme ! il est impitoyable, je le hais !

Un éclair fauve avait sillonné son regard. Mais, aussitôt, elle eut un geste de découragement et son visage prit une expression de tristesse profonde.

—Ah ! murmura-t-elle en hochant la tête, si mon fils me voyait la colère dans les yeux et devinait les révoltes de mon cœur, ce ne serait pas le moyen de regagner sa tendresse. Je suis injuste, après tout ; est-ce que je ne dois pas reconnaître que celui qui m'a chassée, qui m'a à jamais fermé sa demeure a fait de mon enfant un homme, un artiste, qui est aujourd'hui sur le chemin de la gloire ? Cela doit lui être compté à cet homme.

Par une pente insensible elle passait des émotions violentes à des sentiments plus doux. L'aigreur s'en allait de son âme.

Elle se souvint que là-bas, au bord de la Seine, elle n'avait pas été seule à s'intéresser à son fils ; elle sentit dans son cœur une vive reconnaissance pour tous ceux qui avaient contribué à son salut.

Il en était un surtout qu'elle ne pouvait oublier, qu'elle n'oublierait jamais, celui qui s'était vaillamment jeté à l'eau pour sauver son ami ou mourir avec lui.

—Le brave garçon, le noble enfant ! s'écria-t-elle, comme sa mère doit être fière d'avoir un fils pareil ! Toujours heureuse, Valentine ! Eh bien, est-ce qu'elle ne le mérite pas ?

L'association des idées réunit, naturellement, dans la pensée de Léonie tous les membres de la famille Villarceau. Pour la première fois, elle s'accusa d'avoir répondu aux bienfaits par l'ingratitude. Elle se rappela la grande bonté de l'illustre médecin, l'homme au grand cœur ; elle le revoyait avec son regard si intelligent, si bon, son fin sourire et cette douce indulgence qu'il avait pour les faiblesses et les fautes des autres. Tout ce qu'il avait fait pour elle lui revenait à l'esprit. Comment l'en avait-elle récompensé ?

—Il méritait mieux de moi, se dit elle.

Sa physionomie plus calme était devenue plus réfléchie.

A présent, elle songeait à ces mystérieux papiers dont la perte avait été si sensible au Dr Villarceau. Puisqu'ils avaient tant de prix pour lui, ils devaient être également précieux pour sa famille. Si elle parvenait à les retrouver et qu'elle les rendit à Mme Villarceau, ce serait un hommage rendu à la mémoire de son bienfaiteur.

Ayant toujours son fils dans sa pensée, elle se disait :

—Si je retrouvais ces papiers, c'est Paul qui les porterait à Mme Villarceau ; on lui serait reconnaissant et, dans sa joie, il y aurait un peu d'oubli et de pardon.

Jusqu'alors, dans son idée de retrouver les papiers, elle avait été stimulée par la curiosité qu'on éprouve à déchiffrer une énigme ; maintenant elle était guidée par un mobile plus élevé.

—Alors, se dit-elle, il faut que je les retrouve.

* *

Les jours suivants, les clients se succédèrent presque sans interruption dans le magasin. Les affaires de la maison devenaient de plus en plus brillantes, et Mme Prudence était souvent obligée de faire de longues courses pour se procurer les objets demandés qui lui manquaient.

Il fallait avant tout servir la clientèle ; un peu plus tard, dès qu'elle le pourrait, elle se mettrait à la recherche des papiers.

Léonie n'avait jamais été désintéressée, et depuis qu'elle était devenue marchande, elle se montrait âpre au gain. Mais, disons-le, ce n'était pas pour elle seule qu'elle convoitait la fortune.

Elle croyait voir dans la fortune un moyen de se rapprocher de son fils. Elle pensait bien que le sculpteur sur bois n'était pas millionnaire ; sans doute, quand elle l'avait quitté, il était dans l'aisance ; mais il n'avait pas eu, certainement, que des jours de prospérité, les travaux de luxe étant exposés à bien des chances aléatoires. En réalité, elle ignorait absolument dans quelle situation se trouverait Lebrun.

Elle espérait pouvoir dire à son fils :

—Ces titres de rente, ces billets de banque, ces rouleaux d'or, je les ai gagnés, amassés, par un travail aussi honorable que persévérant, ils sont à toi. Grâce à ta mère, tu peux figurer parmi les privilégiés de la fortune, choisir à ton gré le genre de vie qui convient à tes goûts.

Alors, est-ce que la reconnaissance ne créerait pas entre le fils et la mère un lien que la rancune du père ne parviendrait pas à rompre ?

C'est ainsi qu'elle se reprenait à espérer, et le soir, quand elle rentrait dans sa chambre, elle y était suivie par la belle figure de Paul, non plus sombre et hostile comme à Bougival, mais souriante et affectueuse.

Un jour elle se dit :

—Entrons en campagne ; je ne me dissimule pas les difficultés que je vais rencontrer, mais j'ai la persévérance et la patience.

Elle était douée d'une énergique volonté et n'était pas femme à s'écourager devant les premiers obstacles, à renoncer à son entreprise.

Très simplement vêtue, elle gravit les hauteurs de Montmartre.

Arrivée à la rue Duquesne, elle entra dans la loge de la maison où avait habité Forestier et se trouva en présence du concierge occupé à ressemeler des bottines.

—Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-elle avec son plus gracieux sourire, étiez-vous ici il y a huit ans ?

—Oui, répondit le savetier d'un ton bourru ; pourquoi me demandez-vous cela ?

—Pour être sûre que vous avez connu un locataire de cette maison appelé Aristide Blondeau.

—Ah ! oui, une belle connaissance, ma foi, un gremlin qui avait autant de noms qu'il y a de jours dans le mois et qui ne nous a pas laissé un bon souvenir, à ma femme et à moi. C'était un voleur qui a été arrêté là, sur le pas de la porte.

—Pourriez-vous me dire ce que sont devenus ses meubles.

—Ah ! nous nous sommes bien inquiétés de savoir où ils sont allés ! C'est le propriétaire qui les a fait vendre ; si vous voulez en savoir davantage, adressez-vous au propriétaire.

—Alors, dit-elle, en glissant une pièce blanche dans la main du concierge, soyez assez aimable pour me donner son adresse.

—Oh ! très volontiers, fit l'homme : M. Fournier, rue de Maistre No 5.

Mme Prudence se retira et se rendit à l'adresse indiquée. Elle trouva dans le propriétaire un homme aussi peu avenant que le concierge. La tête, emprisonnée dans un bonnet de soie, enveloppée dans une robe de chambre, il soignait devant le feu ses vieux rhumatismes.

—Que voulez-vous ? dit-il sans se lever, en voyant entrer la marchande à la toilette.

L'accueil était peu encourageant, mais Mme Prudence ne se découragea point.

—Monsieur, répondit-elle, vous avez eu pour locataire dans votre maison de la rue Duquesne un certain Aristide Blondeau, qui de son vrai nom s'appelait Forestier.

—Qu'est-ce que l'on me veut encore avec cette canaille ? s'écria le propriétaire ; si ce bandit est une de vos connaissances, je ne vous en fais pas mon compliment. Il m'a fait tort de deux termes, le misérable !

—L'homme m'importe peu, monsieur, mais il avait un mobilier.

—Ah ! oui, parlons-en, de son mobilier ; je l'ai fait vendre et c'est à peine si les frais de saisie et autres ont été couverts.

—Parmi ces meubles, monsieur, il y en avait un auquel je tenais beaucoup, non à cause de sa valeur, mais comme souvenir de famille. C'est un bahut-secrétaire.

—Hé que voulez-vous que j'y fasse ? Il fallait venir l'acheter à la vente.

—J'ai ignoré cette vente, monsieur, mais l'huissier qui l'a faite pourra peut-être me fournir certaines indications...

—Ça, je n'en sais rien ; si vous voulez voir mon huissier, son étude est rue Lepic, No 14.

—Merci, monsieur.

—Il n'y a pas de quoi Bonne chance, madame.

Et l'homme se remit à tisonner.

Mme Prudence n'avait que quelques pas à faire pour se rendre à la maison où un panneau accroché au-dessus de la porte indiquait l'étude de l'officier minis ériel, la terreur des mauvais débiteurs du quartier.

Cependant cet huissier de Montmartre n'avait rien de rébarbatif. Élégamment vêtu, les cheveux bien lisses, la moustache en croc, il était de ceux qui cherchent à se faire pardonner leur métier ingrat par l'amabilité des manières, une attitude correcte. Mais la marchande à la toilette remarqua avec peine qu'il n'avait pas trente ans ; ce ne pouvait être lui qui avait opéré la saisie et fait la vente du précieux bahut.

—Monsieur, lui dit-elle, quand il se fut levé pour lui présenter un siège je crains bien que vous ne puissiez me fournir les renseignements que je viens solliciter de votre obligeance. Le fait auquel ils se rattachent remonte à huit ans et alors vous étiez encore bien jeune.

—C'est vrai, madame ; mais à cette époque j'étais clerc dans cette étude.

—Oh ! alors, monsieur, vos souvenirs peuvent m'être précieux.

—Je le désire, madame. De quoi s'agit-il ?

Elle exposa sa requête.

—Madame, répondit le jeune huissier, la vente dont vous me parlez était sans importance ; je me la rappelle, cependant, à cause de l'arrestation et de la condamnation de ce locataire de M. Fortier, un des anciens clients de l'étude. Mon prédécesseur tenait ses écritures parfaitement en ordre, et je pense bien qu'en consultant ses registres je vais pouvoir vous renseigner.

Mme Prudence respira et, d'un oeil anxieux, elle suivit les mouvements de l'huissier pendant qu'il feuilletait un de ces énormes infolios disposés sur des rayons.

—Ah ! voilà, dit l'huissier au bout de quelques instants : Vente faite à la requête de M. Fortier, propriétaire rue Duquesne. Un bahut-secrétaire adjugé au prix de quinze francs.

—A qui, monsieur ? demanda Léonie haletante.

—A un M. Lévêque demeurant rue des Abbesses, no 30.

Mme Prudence remercia chaleureusement l'obligeant huissier et se rendit rue des Abbesses.

M. Lévêque était mort, et ses héritiers, qui habitaient en province, avaient vendu son mobilier à un brocanteur.

Ce ne fut pas sans peine que la marchande à la toilette parvint à se procurer l'adresse du brocanteur qui demeurait chaussée de Clignancourt, no 22.

Là, elle se heurta d'abord contre le mauvais vouloir de l'industriel, qui ne se souvenait pas, disait-il, et n'avait pas le temps de faire des recherches sur ses livres ; d'ailleurs, il n'inscrivait la vente que des objets ayant une certaine valeur.

Mme Prudence comprit très bien que si cet homme se refusait à lui être agréable, c'était parce que pour lui tout était matière à commerce, même son obligeance. Elle ne se rebuta point et continua à se montrer gracieuse, insinuante, tout en examinant les uns après les autres les objets d'art placés dans la vitrine.

— Ah ! fit-elle, voilà un déjeuner qui me plaît ; c'est du Saxe, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, du Saxe.

— Combien voulez-vous le vendre ?

L'homme parut hésiter un instant et répondit :

— Cent francs.

Il avait acheté les deux tasses et la soucoupe quatorze francs ; mais, en réalité, le déjeuner valait une soixantaine de francs.

— Eh bien ! monsieur, dit Mme Prudence, je ne marchande pas, je vous achète ces porcelaines cent francs, mais si vous me dites à qui vous avez vendu le bahut en question.

— Quelle diable de femme vous êtes, répondit en riant le marchand de meubles d'occasion, on ne peut pas vous résister. Oh ! je me rappelle bien, à présent, cette espèce de secrétaire ; je l'ai eu ici pendant plusieurs mois.

Un jour, un monsieur, ayant à son bras une jolie jeunesse, s'arrêta devant mon magasin. La jeune personne vit le bahut, il lui plut, faut croire, elle en demanda le prix et le marché fut vite conclu. Naturellement, ce fut le monsieur qui paya et fit prendre le meuble le lendemain. Ce monsieur qui s'appelle Duplan, est un commissionnaire de la rue des Petits-Ecuries. Je n'ai pas l'adresse de sa maison, mais un commissionnaire en marchandises est facile à trouver.

— Oui, oui, je saurai le trouver.

— Et il est probable que vous allez pouvoir racheter ce meuble auquel vous tenez tant.

— Un souvenir de famille, vous comprenez....

— Si je comprends ? ah ! je crois bien !... Je conserve comme des reliques sous un globe et sur des coussinets de velours la couronne de fleurs d'oranger et le bouquet de mariage de ma défunte femme, que j'ai perdue il y a plus de trente ans.

Mme Prudence paya son achat, dont la facture lui fut remise, se fit envelopper ses porcelaines et sortit du magasin. Elle héla le cocher d'une victoria, monta dans cette voiture et se fit ramener chez elle.

Elle n'était pas mécontente de sa journée ; elle n'avait pas rencontré de trop grandes difficultés et elle espérait bien que le lendemain, avant la nuit, le vieux meuble serait dans sa chambre.

Si elle avait acheté trop cher sa porcelaine, en revanche, Mme Elizabeth avait vendu en son absence plusieurs objets avec un superbe bénéfice.

XI.— LA TRACE PERDUE

Le lendemain la marchande à la toilette se présenta chez le commissionnaire en marchandises.

C'était un vieux garçon au teint fleuri, à la physionomie joviale, présentant le type de ces jouisseurs fin de siècle, dont nous avons chaque jour sous les yeux des échantillons très réussis. M. Duplan était certainement un fervent disciple de la philosophie épicurienne de Béranger.

Léonie, qui savait adapter son langage au caractère de chacun, se montrait suivant l'occasion expansive ou réservée ; elle se fit bientôt mise à l'aise avec le joyeux négociant et la conversation prit une tournure presque familière.

— Ma chère dame, dit M. Duplan à l'aimable causeuse, je suis tout à votre service et je désire vivement vous aider à retrouver ce meuble. Je l'ai acheté... non, ce n'est pas moi qui l'ai acheté à ce brocanteur de la chaussée Clignancourt, je l'ai seulement payé pour une demoiselle, Blanche d'Attigny, danseuse du théâtre de la Port-Saint-Martin.

— Mais vous savez où elle demeure actuellement ?

— Hélas ! non, madame. Je l'ai complètement perdue de vue.

Mme Prudence était visiblement contrariée.

L'entretien continua encore quelques instants et Léonie prit congé du négociant.

Elle se trouvait, cette fois, en présence d'une sérieuse difficulté et ne pensait plus autant que la veille au succès de son entreprise.

La marchande à la toilette commençait à désespérer lorsqu'on vint lui apprendre que la danseuse, déchu de sa splendeur éphémère, était allée échouer dans une maison garnie de la rue des Partants à Ménilmontant.

Mme Prudence se rendit à Ménilmontant et grimpa les quatre étages qui conduisaient à la chambre de l'étoile éteinte. Elle se trouva en présence d'une femme vieillie bien avant l'âge, maigre, aux yeux caves, conservant à peine dans ces traits flétris un vestige de son ancienne beauté.

Une toux sèche, de funèbre augure, soulevait sa poitrine et faisait peine à entendre.

Elle portait des vêtements fanés, usés jusqu'à la corde. Les meubles de la chambre révélaient une noire misère. Il suffit à la marchande à la toilette d'un coup d'œil pour se convaincre que le meuble qu'elle cherchait n'était pas là.

Elle se présenta à l'ex-danseuse comme une dame faisant partie d'une association charitable ayant pour but d'aller secourir à domicile les misères

ignorées. Elle avait entendu parler de sa détresse et désirait lui venir en aide.

Oh ! sa charité était pleine d'indulgence : elle n'était pas de celles qui, avant de comparaître au malheur, se demandent s'il a été précédé d'une vie irréprochable.

— Je sais ce qu'est la vie, continua-t-elle avec douceur, je sais quels écueils rencontre une jeune fille abandonnée à elle-même. Confiez-vous à moi sans crainte et sans honte, je n'ai que le désir de vous être utile. Toutes les dames de ma Société sont animées des mêmes sentiments que moi, par nous vous serez soulagée.

La pauvre délaissée qui depuis longtemps souffrait de l'oubli de ses amis des beaux jours, de tous ceux qui avaient partagé ses plaisirs, fut profondément touchée de cette visite d'une inconnue.

Cette dame charitable lui parlait avec tant de bonté et lui faisait entendre de si consolantes paroles, qu'elle se sentait émue jusqu'aux larmes.

Elle se montra facilement expansive, répondit à toutes les questions et raconta sa vie.

Pendant qu'elle en déroulait les phases, depuis les premiers succès dus à sa beauté, à sa franche gaieté, lesquels avaient été toujours grandissants jusqu'au jour de la maladie et de la chute finale, Mme Prudence ne laissa échapper aucune parole de blâme ou de mépris. De temps en temps, elle disait seulement :

— Pauvre enfant : pauvre enfant !

L'ex-danseuse se tut et eut une nouvelle quinte de toux.

— Ah ! dit Mme Prudence avec compassion, si vous avez eu des jours de plaisir et de triomphe, vous avez aussi cruellement souffert ; ceux qui vous enviaient à cette époque où vous passiez dans un huit-ressorts toute rayonnante de jeunesse, de grâce, de beauté, seraient bien surpris s'ils savaient dans quelle triste situation vous êtes aujourd'hui.

Regardant le misérable grabat, la table boiteuse et les chaises à moitié dépaillées, elle reprit :

— Ce dut être pour vous un dur moment que celui où vous fûtes obligée de vous dépouiller de votre élégant mobilier.

— Bien dur, en effet, madame, car c'était ma décadence complète.

— Je vois apparaître un impitoyable propriétaire.

— Non, madame, je ne devais rien à mon propriétaire ; mais le vide s'était fait autour de moi, et l'argent me manquait. J'ai frappé à la porte d'un ami ; il refusa de me recevoir.

Alors, je songeais à aller me jeter dans la Seine du haut d'un pont, lorsqu'en passant à l'entrée du boulevard Voltaire, je vis la boutique d'un marchand de meubles d'occasion ; je proposai au marchand de lui vendre les miens, il m'accompagna chez moi et, le jour même, il fit enlever mon mobilier. La femme que je touchai me fit vivre quelque temps, mais depuis...

Elle n'acheva pas, un sanglot lui coupa la parole.

— Allons, ma chère enfant, lui dit la marchande à la toilette, prenez courage, on ne vous abandonnera pas, tenez, voici vingt francs, en attendant que moi ou une autre dame revienne vous voir.

Elle adressa encore quelques paroles d'encouragement à l'ancienne dégrafée et se retira.

En descendant l'escalier elle se disait, mais sans penser à elle-même :

— Voilà le retour des choses d'ici-bas, dans un mois cette malheureuse sera morte.

Le jour suivant, elle se rendit au boulevard Voltaire et n'eut pas de peine à trouver le marchand de meubles dont lui avait parlé Amanda ; il n'y avait que lui dans la partie du boulevard voisine de la place de la République.

À la question qu'elle lui adressa, le marchand répondit :

Un bahut secrétaire palissandre, avec incrustation de nacre et de houx, je me le rappelle parfaitement bien ; il était d'un beau travail et je l'ai fait remettre complètement à neuf.

Mme Prudence se sentit traversée par un frisson.

Si l'on avait découvert les papiers !

Elle fut bientôt rassurée par les détails que lui donna le marchand.

Alors elle débita sa petite histoire : Une grande dame désirait entrer en possession de ce meuble, vieux souvenir de famille, que des circonstances malheureuses avaient fait passer dans des mains étrangères.

La marchande eut une mine piteuse à se lisait le regret de ne plus avoir le meuble qu'il aurait pu vendre un prix exorbitant.

— Hélas ! madame, dit-il, je suis vraiment désolé de ne plus avoir ce bahut dans mon magasin ; je l'ai vendu à un tailleur, M. Blondel, qui demeure au numéro 58 de la rue Amelot.

C'était tout près. Mme Prudence fut bientôt rue Amelot. La concierge lui apprit que le tailleur n'était plus dans la maison.

Bavarde... comme une portière, elle ajouta :

— M. Blondel et sa femme étaient de bien bonnes gens, qui savaient me récompenser des plus petits services que je leur rendais. Je regrette bien qu'ils ne soient plus ici, allez. Ils ont acquis une petite aisance et sont partis parce qu'ils se retiraient des affaires ; ils sont allés vivre à Saint-Mandé.

— Vous avez leur adresse ?

— Oui, avenue Sainte-Marie ; je ne sais pas le numéro, mais pas besoin pour les trouver.

Et la concierge, qui était allée voir ses anciens locataires, un dimanche, s'empressa de faire la description de leur gentille petite maison de campagne.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
ESCOMPTES
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de manteaux dans les derniers styles, pour être vendus à 33 1/2 p.c d'escompte

Garnitures et Passementeries. — Un lot de 500 verges de garnitures de toutes sortes comprenant des passementeries en jais, en soie, en mohair, en tinsel, etc, pour être vendues au quart et à la moitié du prix. Ceci est un lot réellement avantageux que toute personne devrait voir.

150 douzaines de chemises blanches pour hommes pour être vendues durant cette vente à 39 cts la pièce.

Un lot de dentelles crèmes, blanches et rouges, drabes et rouges, différentes largeurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour être vendues 5 cts la verge.

Voyez nos rubans réduits. Un choix magnifique à des prix incroyablement bas.

Ne manquez pas d'assister à cette grande vente qui ne durera maintenant que quelques jours

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame, coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix
 TÉLÉPHONE 2193

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. F.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

Lapins Larouque
 PHOTOGRAPHES
 400 RUE ST DENIS.
 M. J. N. LAPRES ETAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS.
 PHOTOGRAPHIES DE TOUTS GENRES
 PORTRAITS A L'HUILE, AU PASTEL, ETC ETC
 CRAYON
 TELEPHONE 7283

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

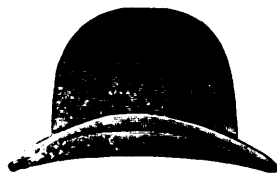
— DE —

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

5204

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPOREE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**
 PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
 Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE**, est souverain

CONTRE :
 la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
 l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
 la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES** de **POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Emplâtre (Souverain des Montagnes Vertes) de **GEO. TUCKER**



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recourus aux **EMPLATRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES** de **GEO. TUCKER** pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtes, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal - Prix 25c



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through **Munn & Co.** receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les

POUDRES - ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6.513

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 25 août 1894.

35,886

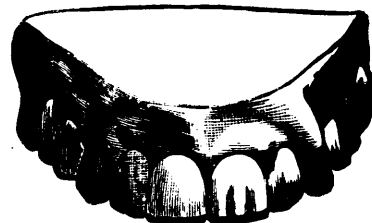
La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

Neuveau procédé américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger
 Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour les garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 13 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 15 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

ABONNEZ-VOUS
 AU
MONDE ILLUSTRE
 SEUL
 Journal français Illustré
 DU
CANADA
 ET
 LE PLUS COMPLET
 DES
Journaux Littéraires